DES MEMOIRES DE LA SOCIETE ROYALE DU CANADA

DEUXIEME SERIE—1905-1906

TOME XI SECTION I

LITTERATURE FRANCAISE, HISTOIRE, ARCHEOLOGIE, ETC.

Pierre Gaultier de Varennes, Sieur de La Vérendrye, Capitaine des troupes de la Marine, Chevalier de l'Ordre Militaire de Saint-Louis, Découvreur du Nord-Ouest

1685-1749

Par le juge L. A. PRUD'HOMME

EN VENTE CHEZ

J. HOPE ET FILS, OTTAWA; THE COPP-CLARK CO., TORONTO
BERNARD QUARITCH, LONDRES, ANGLETERRE

1905

II.—*Pierre Gaultier de Varennes, Sieur de La Vérendrye, Capitaine des troupes de la Marine, Chevalier de l'Ordre Militaire de Saint-Louis, Découvreur du Nord-Ouest.*

1685-1749.

Par le juge L. A. PRUD'HOMME.

(Lu le 25 mai 1905.)

Notes générales.

Ce grand découvreur fut le Jacques Cartier du Nord-Ouest. Il fut le premier blanc qui vogua sur les eaux de la Rivière Rouge et de l'Assiniboine et qui réveilla les échos endormis de ces contrées sauvages par les joyeux refrains de nos chansons canadiennes. Avec le doux parler de la France, il fit connaître les lumières de la foi, aux tribus qu'il visita, en attachant à ses expéditions lointaines des missionnaires Jésuites qui jetèrent dans cette terre vierge les premières semences de l'Evangile.

Soixante-quinze ans après le départ de ces premiers champions du christianisme, Mgr Provencher retrouva parmi quelques groupes de sauvages, près du fort Dauphin et de la rivière Souris, des souvenirs confus du passage de ses devanciers.

Plusieurs qualités distinctes caractérisent à un haut degré la noble figure de La Vérendrye et lui impriment un cachet de grandeur et de noblesse, qui l'élève bien au-dessus des voyageurs de son époque. Il était doué, tout d'abord, d'un courage constant qui, au lieu de s'émousser en face des difficultés et des revers de fortune, se grandissait à la hauteur des obstacles à vaincre. Il possédait de plus une foi robuste et une tendre piété qui le soutinrent dans ses pénibles expéditions. Il joignait à ces traits remarquables une sûreté de jugement et une clairvoyance merveilleuse dans le choix des comptoirs de traite et des endroits stratégiques à occuper, au point de vue commercial. Nous en trouvons la preuve bien évidente dans le fait qu'il accapara la traite de l'ouest qui, avant lui, prenait la route de la Baie d'Hudson et que plus tard les compagnies du Nord-Ouest et de la Baie d'Hudson établirent des postes près des ruines des anciens forts de La Vérendrye.

Trois grands obstacles se dressèrent devant le courage et la constance de La Vérendrye et conspirèrent à retarder ses pas sur la voie de l'ouest.

Le premier provenait des haines féroces et des guerres continuelles entre les Cris dont il parcourait les territoires de chasse et les Sioux, leurs voisins.

Il eut beau insister sur la nécessité de contenir ces derniers, pendant qu'il s'emploierait dans le même dessein parmi les Cris, il ne fut pas secondé sous ce rapport.

En 1737, au lendemain pour ainsi dire du désastre de l'Ile au Massacre, le fort Beauharnois était abandonné par les Français et les Sioux, laissés à leur instinct féroce, étaient débarrassés de la contrainte morale que la présence des traiteurs imposait à leurs fougueuses passions. La conséquence fut que la Vérendrye se mourait presque de faim dans ses forts, parce que les chasseurs Cris étaient pour ainsi dire toujours partis pour la guerre. Au lieu de courir après les pelleteries, ils faisaient la chasse aux chevelures. La traite languit et le Découvreur, qui n'avait pour défrayer ses dépenses que les profits qu'il faisait sur les fourrures, se trouva dans une gêne financière extrême et finit par se ruiner. La guerre des Sioux et des Cris, intensifiée par l'abandon du fort Beauharnois, fut donc la première et je dirai la plus sérieuse difficulté que La Vérendrye rencontra sur son chemin.

Le deuxième obstacle provenait du fait que, de 1696 à 1713, la France, étant maîtresse de la Baie d'Hudson, avait attiré les sauvages à ces postes. Lorsque le drapeau anglais succéda à celui de la France, dans ces parages, les sauvages, habitués à porter leurs fourrures dans cette direction, continuèrent à visiter les forts de la Baie.

La traite au lac Népigon et sur les grands lacs avait langui pendant la période de domination française dans la Baie. On ne s'en plaignait pas trop cependant vu que le commerce restait entre les mains de la nation; mais après le traité d'Utrecht ce fut bien différent. Ce n'était pas facile toutefois de décider les sauvages à rompre avec le passé et à intercepter les fourrures qui prenaient le chemin de la Baie.

Enfin, le troisième obstacle fut la loi portée par le gouverneur Burnet, l'année même (1727) que la Vérendrye arriva au lac Népigon. Ce fin diplomate avait constaté que le plus grand nombre des traiteurs français venaient s'équiper à New-York, où ils se procuraient des marchandises à des prix beaucoup moins élevés que celles qu'ils faisaient venir de France. Burnet leur coupa les vivres en défendant toute exportation dans la Nouvelle-France. Les traiteurs furent un instant découragés, et la traite subit une crise commerciale.

Quand la Vérendrye entreprit ses découvertes, les marchandises françaises n'arrivaient en Canada qu'irrégulièrement et se vendaient à des prix fort considérables. Le nombre des marchands équipeurs était restreint et partant, faute de concurrence, ces marchands imposaient à peu près les prix qu'ils voulaient.

La Vérendrye qui n'avait pas de fortune dût se résigner à se livrer à ces marchands qui profitèrent de son état de gêne, pour le tenir dans

leurs serres. Malgré ces circonstances fâcheuses La Vérendrye entreprit de pénétrer dans le Nord-Ouest. Les obstacles nombreux qu'il eut à vaincre ne firent que montrer la fertilité de ses ressources et la grandeur de son courage.

Il sut se concilier l'affection et le respect des aborigènes par l'affabilité de ses manières et l'honnêteté de ses procédés. Dans l'espace de douze ans, il découvrit un territoire plus grand que la France et ajouta à la colonie presqu'autant de pays qu'il en avait été conquis jusqu'alors par ses prédécesseurs.

Pour ajouter un dernier rayon à sa gloire et attirer davantage sur lui les hommages sympathiques de l'histoire, il eut l'honneur d'avoir des envieux et d'être payé d'ingratitude pour les services éminents rendus à sa patrie. Il fait bon de reposer un instant ses regards sur ce front radieux et pur, que le souffle empoisonné de la jalousie a cherché en vain de ternir.

Pour Dieu et la France, il sacrifia son fils aîné, son neveu, sa santé et sa fortune. Lorsqu'il vit que la clameur de ses calomniateurs étouffait sa voix, auprès du souverain qu'il avait servi avec un si touchant dévouement, il ne chercha pas, par des paroles amères ou des écrits indignés, à exhaler les plaintes bien légitimes de son âme et à détruire ses adversaires. Il se contenta de protester avec énergie et de prouver au ministre des colonies, par des témoignages irrécusables, qu'on l'avait odieusement trompé; qu'au lieu de s'être enrichi, comme le prétendaient ses détracteurs, au moyen de la traite, il n'avait pu en retirer assez de profits pour payer les dépenses de ses expéditions. Puis l'âme abreuvée d'amertume, il se retira à son foyer. La vérité finit par triompher et il fut réhabilité, mais cette justice tardive n'arriva que comme une suprême consolation, aux derniers jours de son existence.

Sa naissance. Sa famille.

Pierre Gaultier de Varennes, sieur de La Vérendrye, descendait de parents fort distingués par leurs talents et les postes honorables qu'ils remplirent avec zèle et dévouement.

Son père se nommait René Gaultier, chevalier et sieur de Varennes. Il était lieutenant dans l'armée et arriva au Canada avec le régiment de Carignan (1665). Le 26 septembre 1667, il épousa Marie, fille du célèbre Pierre Boucher, qui, par les services signalés qu'il rendit à la colonie, avait obtenu des lettres le noblesse de la part du roi de France. Comme son beau-père, il devint gouverneur de Trois-Rivières et occupa cette charge depuis 1668 jusqu'à sa mort, en 1689. En 1672, il obtint la concession des seigneuries de Varennes et du Tremblay. Le découvreur du Nord-Ouest se trouve donc uni par sa mère à l'illustre lignée

des Boucher, qui figure avec tant d'honneur aux pages de notre histoire. Il se rattache ainsi aux plus beaux noms et aux caractères les plus nobles et les plus patriotiques de la Nouvelle-France.

Il naquit à Trois-Rivières le 17 novembre 1685.

" Pierre Boucher son grand père maternel fut son parrain. C'est " en son honneur qu'on lui donna le nom de Pierre. Voici d'ailleurs " son extrait de baptême :

" Le dix-huitième jour de novembre de l'an mil six cent quatre-vingt-cinq, par moi F. G. de Brullon, curé de l'église paroissiale de Notre-Dame des Trois-Rivières, a été baptisé en la dite église, Pierre Gaultier, fils de messire René Gaultier, escuier, sieur de Varenne et gouverneur pour Sa Majesté des Trois-Rivières et demoiselle Marie Boucher sa femme. L'enfant est né du dix-sept du dit mois et an. Son parrain a été messire Pierre Boucher, son grand'père, en la place duquel Lambert Boucher, son fils, a tenu le dit enfant; et la marraine a été Madeleine Gaultier dit du Tremblé, sa sœur, lesquels ont signé suivant l'ordonnance: (signatures) Grand Pré, Magdelaine de Varennes, F. G. de Brullon."

Le 17 novembre tombait le samedi. Le baptême eut lieu le dimanche.

Il avait un frère aîné, nommé Louis de La Vérendrye, baptisé le 7 septembre 1673. Le 15 novembre 1690, Frontenac le nomma enseigne réformé, à la place de sieur Le Gardeur, promu lieutenant. Il devint subséquemment capitaine et fut tué dans une campagne militaire, en Italie. Jusqu'à la mort de son frère, le Découvreur portait le nom de " Boumois." Il n'adopta celui de "La Vérendrye" qu'après le décès de son aîné. Ce nom de "La Vérendrye" était celui d'un de ses oncles, vivant en France.

La Vérendrye eut pour frères et sœurs:

1. Louis né en 1673. Il mourut à la guerre vers 1707, sans s'être marié.

2. Madeleine née en 1674. Elle épousa en 1694 Charles Petit Le Villiers.

3. Jacques René, né en 1677. Il se maria en 1712 avec Jeanne Lemoine de Sainte-Hélène, et continua la lignée, qui existe encore.

4. Jean Baptiste né en 1677, frère jumeau de Jacques René et ordonné prêtre en 1709.

5. Marie Marguerite née en 1680. Elle épousa en 1707 Louis Hingue de Puijibault.

6. Marie Renée née en 1682. Elle épousa en 1701 Christophe Dufros de la Gemeraye (Jemmeray). De ce mariage naquirent un fils qui porta le même nom que son père et qui devint le lieutenant de son oncle le Découvreur dans ses expéditions au Nord-Ouest, et Marie Mar-

guerite qui épousa François Madeleine You d'Youville, le 12 août 1722, devint veuve, et fonda la communauté des Sœurs de la Charité.

7. Anne Marguerite, née 1684. Elle se fit religieuse chez les Ursulines.

8. Philippe né en 1687, paraît être mort au berceau.

9. Pierre né en 1685 était le dernier enfant.

Lorsque le père de cette nombreuse famille mourut le 4 juin 1689, il laissa sa veuve dans une extrême gêne, pour ne pas dire dans une pénurie absolue. La seigneurie de la Gabelle, qu'elle possédait, n'avait pas un seul habitant et ne rapportait rien; celle de Tremblay ne renfermait que six colons et enfin celle de Varennes ne comptait que 71 âmes. Ces domaines encore en friche ne donnaient qu'un revenu nominal.

Ses débuts, ses exploits militaires. Bataille de Malplaquet.

A l'exemple de son frère, il commença par l'armée. Le goût des armes était héréditaires dans sa famille, comme chez presque tous les nobles. On l'envoya guerroyer en 1704, dans la Nouvelle-Angleterre et l'année suivante, il fit une campagne à Terreneuve, en plein hiver. M. de Subercase commandait cette expédition. Cette poignée de braves balaya toute l'île, ne laissant aux mains des Anglais que le fort Saint-Jean et l'île de la Carbonnière. En 1707, il passa en Flandre et servit dans une compagnie de grenadiers que commandait son frère. Cette compagnie appartenait au régiment de Bretagne. Il demeura ensuite attaché au régiment des Grenadiers jusqu'en 1709.

Durant cette dernière année (11 septembre 1709) eut lieu la célèbre bataille de Malplaquet, livrée par le maréchal de Villars, au prince Eugène et au duc de Marlborough. La Vérendrye était là, avec son régiment. Il y reçut neuf blessures dont l'une d'une balle et les huit autres de coups de sabre. Il fut laissé pour mort sur le champ de bataille. Sa belle conduite, dans cette sanglante journée, lui valut d'être cité à l'ordre du jour et d'être promu au grade de lieutenant.

Retour au Canada. Traite à la Gabelle.

Les moyens pécuniaires de La Vérendrye ne lui permettaient point de faire bonne figure dans l'armée en France; c'est pourquoi il dût se résigner à retourner au Canada et ce à quoi il devait être encore plus sensible, à accepter un grade inférieur, celui d'enseigne.

"Louis XIV n'avait pu maintenir les promotions faites au lende-
"main de la bataille de Malplaquet, à cause de l'épuisement de son
"trésor. La commission de cadet, qu'il avait gagnée en Amérique, lui

"fut également enlevée pour la même raison. Ce ne fut qu'à grande "peine que madame de Vaudreuil alors en France put arracher une "commission d'enseigne, avec laquelle il repassa en Canada.

Après la guerre, il se vit privé de toute paie comme officier et il s'adressa au marquis de Vaudreuil pour obtenir la permission de tenir un poste de traite sur le petit fief qu'il possédait à La Gabelle, près de Trois-Rivières. Le marquis de Vaudreuil, qui lui portait beaucoup d'intérêt, accueillit favorablement sa requête, et il obtint le privilège de faire la traite à la Gabelle située sur la rivière des Trois-Rivières en 1715.

Les premiers renseignements qu'il obtint du Nord-Ouest ont dû lui venir, sans doute, des sauvages du Saint-Maurice, qui avaient des rapports suivis avec ceux de la Baie d'Hudson. D'ailleurs les Têtes de Boule du Saint-Maurice traitaient avec les Cris du lac Népigon. Ils se rencontraient près des forts anglais de la baie James et faisaient des échanges. Ces Têtes de Boules visitaient également Trois-Rivières et il est bien probable que La Vérendrye eut souvent occasion d'obtenir, par eux, des connaissances générales sur le Nord-Ouest.

Son mariage. Ses enfants.

Après la mort de son époux, la mère du Découvreur fit le partage des biens de sa succession. Le Découvreur reçut pour sa part d'héritage, la seigneurie du Tremblay contigue à celle de Varennes le 1er juillet 1707 et le 9 novembre de la même année il passa son contrat de mariage avec sa future, qu'il ne devait épouser que cinq ans après. La cause de ce retard fut son absence. Il partit en effet, peu de jours après ce contrat de mariage pour aller prendre du service militaire en France. Il repassa en Canada entre 1710 et 1712.

Le 29 octobre 1712, il épousa Marie-Anne Dandonneau Du Sablé, fille de Louis Dandonneau Du Sablé, sieur de l'Ile du Pas et de Jeanne Lenoir. De ce mariage naquirent quatre fils: Jean-Baptiste, né à Sorel le 5 septembre 1713, Pierre Gauthier le 26 décembre 1714, François le 22 décembre 1715, et Louis-Joseph le 9 novembre 1717.

Deux d'entr'eux, comme nous le verrons plus tard, eurent une fin tragique. L'un fut massacré par les Sioux, au lac des Bois, et l'autre périt dans le naufrage de "L'Auguste," en se rendant en France.

Au lac Népigon 1727-1728. Forts fondés par La Tourette au lac Népigon.

Les revenus de la traite, au petit poste de La Gabelle, ne suffisaient qu'à grande peine, à fournir le nécessaire à une vie modeste.

A mesure que ses enfants avançaient en âge, il sentait davantage l'insuffisance de ses revenus.

D'ailleurs, il n'entendait pas ensevelir son existence dans cette humble retraite. Il fallait un théâtre moins borné et une carrière plus mouvementée à La Vérendrye, afin de lui permettre d'utiliser les talents supérieurs qu'il possédait. Dans sa famille, on s'occupait beaucoup du Nord-Ouest.

Jacques Babie, qui avait épousé Jéhanne Dandoneau, fille de Pierre Dandonneau, sieur du Sablé, seigneur de l'Ile du Pas, oncle paternel de l'épouse de La Vérendrye, avait fait la traite chez les Outaouais, entre les années 1671 et 1688. Il avait suivi les missionnaires jusque dans la Baie des Puants (Green Bay), sur la rive ouest du lac Michigan. De plus, René Boucher, sieur de la Perrière, Pierre Boucher de Boucherville et Boucher de Montbrun, parents de La Vérendrye, avaient visité le pays des Sioux, et attiré les yeux du gouverneur sur eux, par le courage et l'habileté qu'ils avaient déployés dans ces lointaines expéditions.

Placé dans un tel milieu, La Vérendrye ne pouvait manquer de prendre la même direction.

Le gouverneur lui confia les postes fondés par La Tourette, au lac Népigon, qui demandaient une main sûre et un esprit entreprenant.

Charles de Greysolon, sieur de La Tourette, frère de Duluth, avait fondé à ce lac, les forts suivants:

1o. Le fort Camanistigoya, en 1678, à l'entrée du lac Népigon;

2o. La Tourette, en 1684, à l'embouchure de la rivière Ombabiha;

3o. Le fort des Français en 1686, près des fourches de la rivière Kinagami et Albany. Ces postes se trouvaient être les plus rapprochés des forts anglais de la Baie d'Hudson et la concurrence de la compagnie exigeait, de la part des Français, la direction d'un homme énergique et conciliant pour attirer les Cris au lac Népigon. En l'envoyant dans cette direction, le gouverneur lui donnait donc une grande marque de confiance. Le succès dépassa ses espérances.

Tentatives infructueuses de pénétrer dans l'Ouest avant La Vérendrye. M. De Noyon, Sieur de La Croix, lac La Croix, 1688.

Les Français avaient fait des efforts, avant l'arrivée de La Vérendrye au lac Népigon, pour pénétrer plus avant dans les terres.

Le peu de succès qu'ils avaient obtenu jusqu'alors, met davantage en relief le grand mérite de La Vérendrye et la supériorité de ses talents.

De plus, il faut bien l'avouer, on a voulu, en certains lieux, contester ses droits au titre de premier découvreur de l'ouest, ou au moins laisser planer des doutes à ce sujet. C'est pourquoi nous allons essayer d'éclair-

cir ce point historique, afin de dissiper les nuages qui pourraient encore obscurcir un tant soit peu sa gloire et ses droits.

Le premier voyageur assez hardi pour s'enfoncer dans l'intérieur par cette voie, fut M. de Noyon. Ce voyageur était né à Trois-Rivières et était par conséquent Canadien. Vers 1688, il remonta la rivière Kaministigoya et hiverna à l'entrée du lac des Christineaux (lac des Bois) sur la rivière appelée Ouichichig (La Pluie). Nous recueillons ces renseignements dans un mémoire de MM. Vaudreuil et Bégon, de l'année 1716. Voici ce qu'ils écrivaient à ce sujet: "De Noyon avait hiverné à l'entrée "du lac des Christineaux, sur la rivière Ouichichig, qui conduit au lac "des Assiniboëls (lac Winnipeg) et de là, à la mer de l'Ouest (océan "Pacifique).

"Les Assiniboines avaient voulu, il y a environ 28 ans, l'amener "avec eux, au petit printemps, à la mer de l'Ouest, où ils allaient en "guerre, au nombre d'environ cent hommes, contre une nation dont les "hommes n'ont que 3½ à 4 pieds de hauteur et fort trapus. Le Sieur "Jérémye en a vu deux, à la Baie d'Hudson, que ces sauvages y ont "amenés, lesquels ils avaient pris, au bord de la mer, qui ressemblent à "d'autres sauvages, à l'exception qu'ils ont les cheveux crépus. Ces sau- "vages lui ont rapporté qu'il y avait des villes et bourgades fortifiées, "que les hommes allaient à cheval et les femmes en croupe, qu'ils ont "vu des navires et tirer du canon. Ils ont promis à De Noyon qu'il "serait de retour en cinq mois, descendant par une belle rivière et qu'a- "près avoir trouvé le flux et reflux de la mer, ils sont trois jours à des- "cendre à la mer, ils traversent les terres, pour gagner une ville étendue "et enceinte en pierre. Ils disent avoir vu des vaisseaux et tirer du "canon, au bas de cette rivière où ils vont en guerre contre ces petits "hommes, mais ils n'osent approcher de ces villes et bourgades et ne "font aucun commerce avec les gens habitués dans ces pays. Ils ont "pris deux moutons, dont M. de Noyon en a eu deux peaux."

Il faut bien se défier des exagérations de langage des sauvages et réduire à de justes proportions leur récit fantastique. A travers cette description, à laquelle l'imagination a ajouté des couleurs un peu vives, nous croyons reconnaître des établissements Espagnols que les Assiniboines auraient visité à l'embouchure du Mississipi. D'ailleurs, les Espagnols ne demeurèrent pas toujours sur le littoral de la mer. De bonne heure, ils firent des expéditions dans l'intérieur du continent. C'est ainsi, par exemple, qu'en 1541 Ferdinand de Soto partit de la Floride avec une armée d'environ mille hommes et visita la rivière Arkansas, en quête de mines d'or et d'argent. Il se rendit jusqu'aux rives du Mississipi, où il vint expirer.

Quant aux chevaux, nous savons que les Gens de l'Arc s'en étaient procurés des Espagnols, ainsi que des ânes et des mulets, bien avant l'arrivée de La Vérendrye.

Les aborigènes du Sud, parmi lesquels ils firent des prisonniers, pour être moins élancés que leurs frères du Nord, n'étaient pas non plus des pygmées, comme le prétendaient les Assiniboines. On peut, sans scrupule, ajouter au moins un pied à leur taille. Il est certain que la famille des Sioux, à laquelle les Assiniboines appartenaient, eut de fréquents rapports avec eux. Il ne faut pas s'étonner, non plus, des lointaines expéditions entreprises par les sauvages, et se montrer incrédules à ce sujet. Nous savons que jadis des bandes guerrières partaient des prairies de l'ouest, traversaient les Montagnes Rocheuses et allaient scalper des ennemis jusque sur les rivages de l'océan Pacifique. Le lac des Esclaves a été ainsi appelé en souvenir de prisonniers de guerre que des sauvages de l'ouest firent sur les côtes du Pacifique et amenèrent avec eux jusque sur les bords de ce lac.

Il suit donc du mémoire que nous venons de citer, que vers 1688 M. de Noyon se serait rendu jusqu'à l'entrée du lac des Bois. Il est possible qu'au printemps 1689, il ait traversé ce lac et descendu la rivière Winnipeg, car ce même mémoire ajoute: "Quelques voyageurs ont déjà "été jusqu'au lac des Assiniboëls, qui est le plus élevé de tous ceux "connus dans le continent, et il y a une rivière qui va de ce lac dans "la mer de l'ouest." Cependant ce point nous paraît douteux pour le moins. La tradition constante a été que La Vérendrye a été le premier blanc qui navigua sur les eaux de la rivière Winnipeg.

Les rapports de "quelques voyageurs" sans nom et peut-être aussi sans instruction, sont des témoignages bien peu rassurants pour détruire la tradition conservée parmi les aborigènes. D'ailleurs, cette note même montre quelle importance il faut attacher à de telles légendes. Il y est question d'une rivière qui, du lac Winnipeg, va se jeter dans l'océan Pacifique. Evidemment on ne connaissait pas encore grand chose du pays, à l'ouest du lac des Bois. D'après ce mémoire, il est indubitable également qu'avant 1716, on connaissait la route à suivre, en prenant la rivière Kaministigoya comme point de départ, pour se rendre jusqu'au lac des Bois, désigné sous le nom de "Lac aux Iles." Tout l'itinéraire est tracé, en indiquant les portages et les rapides. Il paraîtrait que le sieur de La Croix qui, en 1684, se trouvait au lac Népigon, faisait partie de l'expédition de M. de Noyon. Au retour, il était dans un canot avec une couple de voyageurs et avait atteint le lac qui se trouve à l'ouest de l'Ile des chasseurs (Hunter's Island), lorsqu'il fut surpris par une violente tempête qui fit chavirer son embarcation. Ses compagnons réussirent à grande peine à se maintenir à flot, en se cramponnant au canot, mais La Croix, emporté par la vague, se noya.

En souvenir de cet événement, le lac fut appelé ensuite "Lac La Croix." On en a fait depuis le lac "Ste-Croix." Nous pouvons conclure

de ce qui précède, qu'en 1716 les Français connaissaient déjà le lac des Bois, pour l'avoir visité et le lac Winnipeg, pour en avoir entendu parler par les sauvages. La route par la rivière Kaministigoya, fut abandonnée en 1731 et ne fut ouverte de nouveau qu'en 1797 par l'Hon. Rodrigue McKenzie, qui lui donna le nom de "Route du lac du Chien", parceque le lac du Chien se trouvait sur le chemin. Cette ancienne route des Français qui fut la première pour pénétrer au Nord-Ouest fut indiqué à McKenzie par une famille sauvage qui lui servait de guide.

Projet de M. Michel Bégon, Intendant de la Colonie.

M. Bégon avait formé le dessein d'établir une chaîne de trois postes, depuis le lac Supérieur jusqu'au lac Winnipeg. Il espérait, de la sorte, rendre déserts les forts de la compagnie de la Baie d'Hudson. Le premier poste devait être fondé à la rivière Kaministigoya, le second sur le lac des Bois et le troisième, au lac Winnipeg. " Il faudrait, dit M. " Bégon, tenter cette découverte avec 50 Canadiens qui y sont plus " propres qu'aucune autre nation, étant habitués aux fatigues de ces " voyages, portés d'inclination à les faire et habitués à la vie des sau-" vages." M. Bégon s'entendait en hommes et ces quelques lignes mettent en pleine lumière la supériorité des Canadiens pour les voyages à travers les déserts. L'endurance aux fatigues et aux mille inconvénients de ces lointaines expéditions et la bonne humeur constante, au milieu des privations et des souffrances de ces pénibles courses, furent en effet, de tout temps, les qualités typiques de notre race.

M. Bégon espérait pouvoir mettre son plan à exécution en deux ans. La chose eut été possible, mais il lui eut fallu, pour cela, un chef à la hauteur de l'entreprise.

Il devait attendre encore quinze ans avant de le trouver.

Les sauvages du lac des Bois prenaient deux mois pour revenir de la Baie, dans leur pays, et demandaient avec instance, aux Français, de venir traiter chez eux, pour leur épargner les misères d'un si long voyage. Ils promettaient, dans ce cas, de ne plus retourner à la mer.

Zacharie Robutel de La Noüe 1717-1721. Fort Camanitigoya fondé en 1717. Jean-Baptiste Deschaillons de Saint-Ours 1721-1725.

Le projet de M. Bégon fut bien accueilli en France et le 3 février 1717 il fut approuvé par le conseil de la Marine. M. de La Noüe fut chargé de la construction de ces postes. Zacharie Robutel de La Noüe était Canadien, étant né à Montréal. Il avait fait partie de l'expédition du chevalier de Troyes, à la baie James, en 1686. Il y commandait un détachement de 70 Canadiens, avec les sieurs de Ste-Hélène

D'Iberville et Maricourt. En 1717, le marquis de Vaudreuil lui donna instruction de mettre à exécution le plan qui vient d'être indiqué. Il partit de Montréal au mois de juillet de la même année (1717) avec huit canots et se rendit à la rivière Kaministigoya, où il construisit un poste de traite. Il fut le premier à fonder un établissement à cet endroit. Des Groseilliers et Radisson, en 1662, ne s'étaient arrêtés qu'en passant à l'embouchure de cette rivière. Ils y avaient élevé, à la hâte, une petite cabane, avec quelques pieux autour, reliés ensemble par des abatis d'arbres. Ils n'avaient cherché qu'à se mettre à l'abri du mauvais temps et à éviter une surprise de la part des Sioux, dont quelques rares bandes venaient encore, à cette date, pousser une pointe jusqu'au lac Supérieur.

Ce chétif abri disparut avec ces deux voyageurs.

La Noüe, au lieu de se lancer de l'avant, chercha les moyens d'attirer les sauvages au poste qu'il venait de bâtir.

Il essaya ensuite de disposer les Cris du lac Tékamamiouen [1] (La Pluie) à favoriser l'établissement des Français au milieu d'eux. En 1717. La Noüe fonda dans le voisinage du présent fort Francis, un poste auquel il donna le nom de Tékamamiouen, mais il dut l'abandonner presqu'aussitôt. Le grand obstacle qui s'opposait à son entreprise était la guerre constante que se faisaient les Cris et les Sioux.

Les Sioux, repoussés depuis plusieurs années par les Cris, se montraient encore sur le lac des Bois, mais ils n'osaient y faire un long séjour, car les Cris leur donnaient immédiatement la chasse. Le lac La Pluie était moins exposé aux incursions des Sioux et c'est pourquoi La Noüe, dès son arrivée à Kaministigoya, crut plus prudent de commencer à établir un fort au lac La Pluie avant de se rendre au lac des Bois. Afin de faciliter sa tâche, il fit des efforts pour cimenter la paix entre ces deux nations ennemies. Dans ce dessein, il s'adressa à un officier du nom de Pachot qui exerçait une grande influence sur l'esprit des Sioux. A sa demande, Pachot se rendit à la pointe Chagoamigon, au sud de Duluth. Il y avait là un poste établi par Le Gardeur de Saint-Pierre. Il fit écrire par Pachot à un chef Sioux, le pressant d'enterrer la hache de guerre.

Cette tentative de conciliation n'aboutit à rien.

Pendant ce temps-là, les Sioux tombaient sur un parti de Sauteux, près du poste de Kaministigoya et en tuaient dix-sept. Les Sauteux, irrités de cet acte de perfidie, jurèrent de se venger. Dans ces circonstances, La Noüe fut obligé de remettre à plus tard le maintien d'un poste au lac La Pluie. Il suggérait d'envoyer un officier chez les Sioux, aux

---

[1] En cri "Taki Kimiwen," signifie "il pleut toujours."

chutes Saint-Antoine, pour pacifier les Sioux, pendant qu'il se rendrait chez les Cris, du lac La Pluie, pour travailler dans le même sens.

Nous voyons par une lettre de Pachot, en date de 1722, que le chemin qui était considéré comme le plus favorable pour pénétrer dans l'ouest, était une petite rivière nommée " Nantokouagane," qu'il dit être à environ sept lieues de Kaministigoya. Pachot désignait dès lors la rivière Pigeon, qui devint plus tard la voie reconnue pour se rendre au pays des prairies de l'ouest. L'erreur quant à la distance entre la rivière Kaministigoya et Pigeon, qui est de 15 lieues au lieu de 7, peut s'expliquer facilement à cette époque. Pachot devait plus tard, en 1731, accompagner Linctot au fort de Beauharnois.

La Noüe n'alla donc pas plus loin que le poste qu'il avait fondé à la rivière Kaministigoya, et auquel il donna le nom de "Camanitigoya." Il fut promu au grade de capitaine. Dans l'été 1721, le gouverneur voyant que l'entreprise n'avançait pas, le remplaça par le capitaine Deschaillons de Saint-Ours.

Ce dernier suivit l'exemple de La Noüe et se contenta de rendre plus active la traite du fort Camanitigoya. Il s'y trouvait encore en 1725, alors qu'il fut envoyé dans d'autres postes. En 1728 il devint commandant au Détroit avec M. de Noyelles, qui devait plus tard succéder à La Vérendrye. Malgré l'insuccès de ces deux officiers, dans la mission qui leur avait été confiée, il convient de dire que La Noüe et de Saint-Ours étaient de brillants militaires, qui s'étaient distingués par leur courage. C'est ainsi, pour n'en citer qu'un cas, que M. de Saint-Ours, durant l'hiver 1694-1695, avait commandé un parti de 50 sauvages qui avaient fait une battue jusqu'aux portes d'Orange d'où il était revenu avec des prisonniers.

Importance des postes au lac Népigon. Plan d'expédition de La Vérendrye. Nécessité du fort Beauharnois et de rétablir la paix entre les Sauvages.

Les choses en étaient là lorsque La Vérendrye fut envoyé au lac Népigon en 1727. Les postes de ce dernier lac se trouvaient être les plus rapprochés des forts anglais de la Baie d'Hudson et la concurrence de la compagnie exigeait, de la part des Français, la direction d'un homme énergique et conciliant pour attirer les Cris au lac Népigon. En lui confiant ce point stratégique, le gouvernement allait le mettre à même de se préparer à ses grandes découvertes. Il utilisa les loisirs que lui laissait la traite de cet endroit pour recueillir une foule de notes sur les moyens à prendre pour pénétrer dans l'intérieur du pays et atteindre l'objectif de tous les explorateurs de cette époque, la mer de l'ouest.

Il comprit que pour intercepter la flotille des sauvages qui, à tous les ans, allaient porter leurs fourrures aux forts de la Baie, il fallait établir des postes plus à l'ouest, sur les grands lacs, dont les eaux vont se perdre dans la Baie d'Hudson. Pour parvenir à ce but, il était nécessaire d'obtenir l'assentiment du gouverneur et de la cour de France. C'est dans ce but qu'il se mit à rédiger des mémoires, basés sur les relations des sauvages. On constate dans ces écrits, que la route à suivre jusqu'au lac des Bois, était assez connue, mais qu'au-delà les données étaient vagues et souvent trompeuses. Dans ce travail de patientes recherches, il ne négligeait aucun détail pour bien s'orienter à travers le labyrinthe de rivières et de lacs qui arrosent l'immense contrée qu'il se proposait d'explorer. Le projet de découvrir un passage par l'intérieur, jusqu'au grand Océan, et de là à la Chine, occupait depuis des années l'attention de la cour de France. Des mémoires avaient été présentés sur ce sujet sous le règne d'Henri IV, Louis XIII et Louis XIV.

Le grand voyage du P. Charlevoix n'avait pas d'autre but que de renseigner le conseil de la Marine sur la route la plus convenable à suivre pour arriver à la mer de l'ouest.

La Vérendrye va tenter de résoudre ce grand problème et traverser le continent, et il aurait eu la gloire d'accomplir ce vaste projet, si la mort ne l'eut atteint si tôt.

Pour réussir dans sa découverte, La Vérendrye comprit qu'il était de la plus haute importance de pacifier les tribus sauvages. C'est pourquoi il insistait pour que le fort Beauharnois, établi en 1727 par Boucher de La Perrière, sur le lac Pepin, au milieu des Sioux, fut maintenu, afin que les Français pussent contenir les Sioux, pendant qu'il ferait ses efforts pour désarmer les Christineaux, dont il allait visiter le pays. De fait, au lac Winnipeg, il allait rencontrer les Assiniboines, tribu siousse, alors séparée du reste de la nation. Il devait longer un territoire avoisinant celui des Sioux. Il était donc d'une quasi-nécessité que la guerre de ces deux nations cessât, afin de ne pas entraver sa marche ou l'exposer à des coups de main. Malheureusement les officiers en charge au fort de Beauharnois, Linctot de 1731 à 1735 et LeGardeur de Saint-Pierre de 1735 à 1737, ne purent se concilier les sympathies des Sioux et le 30 mai 1737 ce fort fut abandonné. Nous verrons plus tard que l'hostilité de ces deux nations fut la cause de la mort du jeune La Vérendrye, du P. Aulneau et de 19 employés en 1736 et des misères qu'il fallut endurer aux forts St-Charles et La Reine, faute de vivres.

Pacco, Lefoye et Le Petit Jour.

Les premiers renseignements qu'il reçut lui furent donnés par trois chefs Cris du lac Népigon, Pacco, Lefoye et son frère, Le Petit Jour.

Ils prétendaient s'être rendus au-delà de la hauteur des terres, jusqu'à une grande rivière qui se dirige vers l'ouest et qui s'élargit toujours en descendant.

On n'y trouve, disaient-ils, qu'une seule chute, à trois jours de marche de sa source. Cette rivière est boisée sur un parcours de 600 milles et le pays qu'elle traverse est plat. Les Assiniboines et les Sioux fréquentent ses rivages et ça et là on trouve des villages. A 900 milles plus bas, on rencontre des tribus sédentaires. Faute de bois, ces sauvages se construisent des huttes en terre.

Le bois disparaît au bord d'un grand lac que le fleuve forme à 600 milles de sa source. *C'est à gauche en descendant, à la sortie du lac Outran, que se trouve une petite rivière dont l'eau paraît à la vue rouge comme le vermillon.* C'est du même côté de ce fleuve, mais beaucoup plus bas, que l'on voit une petite montagne, dont les pierres brillent la nuit comme le jour. Les sauvages l'appellent la demeure de l'esprit. Personne n'ose en approcher.

La Rivière Rouge, par endroit, entraîne des flancs de cette espèce de montagne, un sable fin qui contient un métal couleur d'or. Un grand nombre de sauvages, qui habitaient entre le lac Winnipeg et le lac Népigon, connaissaient ce fleuve.

Le lac Outran, dont il est question dans ce récit, désignait le lac Winnipeg et la petite rivière à gauche indique évidemment la Rivière Rouge, dont les eaux, quoiqu'en dise Pacco, même en donnant une large marge à l'imagination, ne se rapprochent guère, cependant, de la couleur du vermillon.

La petite montagne ne serait-elle pas, par hasard, la montagne Pembina. Une rivière du même nom (Pembina) sort en effet de ses flancs pour venir se jeter dans la Rivière Rouge. Le reste est de l'amplification crise.

Tacchigis.

Ce sauvage était un chef distingué des Cris. Son témoignage dénote un esprit observateur et des connaissances personnelles d'une grande partie de l'ouest. Tacchigis, écrivait La Vérendrye, me dit l'automne dernier (1727) qu'il était allé jusqu'au lac du grand fleuve. Il raconte avoir vu, d'une hauteur des terres qui va au sud-ouest, quatre grandes rivières qui y prennent leur source. L'une descend au nord, jusqu'au lac du grand fleuve de l'ouest et prend ensuite sa route vers l'ouest, à la décharge du lac. L'autre prend son cours au nord-est et tombe dans une rivière qui, allant à l'ouest, se décharge dans le même lac; le troisième courant se dirige d'abord vers le sud-est et ensuite se rend chez les Espagnols; enfin le quatrième cours d'eau se trouve entre les deux derniers et gagne le sud-est.

Sur le plateau du Missouri on trouve, en effet, une hauteur où les eaux se divisent, sinon en quatre, au moins en deux courants qui prennent deux directions différentes et se subdivisent presqu'aussitôt en quatre branches. Les deux sources qui sont la tête d'immenses fleuves, qui arrosent la moitié d'un continent, ne sont éloignées que de quelques arpents. Le premier courant en se grossissant forme la rivière Souris, dont les eaux vont se jeter dans la rivière Assiniboine, qui, à son tour, va se perdre dans la Rivière Rouge. Cette dernière descend dans le lac du grand fleuve, c'est-à-dire le lac Winnipeg.

Le grand fleuve n'est autre que la rivière Winnipeg, qui déverse les eaux du lac des Bois dans le lac Winnipeg.

A environ 70 milles de la décharge du lac Winnipeg, dans le lac "Grand Playgreen," se trouve le "Grand Rapide," où les eaux de la Saskatchewan Nord et Sud, venant du sommet des Montagnes Rocheuses, augmentées de celles des lacs Manitoba, Winnipegosis et Bourbon (Cedar) viennent se précipiter par torrents écumeux, dans le lac Winnipeg. Comme le disait Tacchigis, à cet endroit, on pouvait prendre la route de l'ouest. Ce fut la route suivie par le plus grand nombre des voyageurs et des missionnaires, jusqu'à la construction du chemin de fer. Le deuxième courant qui se dirige plus vers le nord, après avoir arrosé une contrée considérable, finit par tomber dans la branche sud de la Saskatchewan. Le troisième et quatrième courant se fondent ensemble pour se jeter dans le Missouri, le plus grand tributaire du Mississipi. Prenant un morceau de charbon, Tacchigis traça une carte des rivières et lacs qu'il venait de décrire. Dans les grandes lignes, cette carte donnait à La Vérendrye une idée générale des principales rivières de l'ouest.

L'esclave de Grapeau.

Grapeau était un chef cri fort âgé, auquel les gens de sa tribu avaient donné un esclave d'une intelligence remarquable. Avant de tomber entre les mains des Cris, cet esclave avait été retenu en captivité par les Assiniboines. Il racontait à La Vérendrye qu'il avait vu, à gauche du grand fleuve de l'ouest, des villages nombreux de deux lieues de longueur. Les habitants de ces villages récoltaient du grain et une grande quantité de fruits. La chasse y était abondante, mais ils ne connaissaient pas encore l'usage de la poudre. On ne trouvait chez eux, ni canot, ni bois. Pour faire cuire leurs aliments, ils se servaient de fumier de buffle séché.

Il s'était rendu plusieurs fois à la montagne dont la pierre luit jour et nuit. De cet endroit, on commence à s'apercevoir du flux et du reflux de la mer. Depuis le lac, auprès duquel se trouve la Rivière Rouge, jusqu'à beaucoup plus bas que la montagne, on ne rencontre point

d'habitations sauvages. Tel était le récit de ce sauvage. Cet esclave parlait probablement des villages Mandans sur le Missouri et des Montagnes Rocheuses.

Ochakah guide. Autres renseignements.. Cartes. Choix de la rivière Pigeon. Rencontre avec le P. de Gonor auquel il confie son mémoire.

La Vérendrye s'était attaché un sauvage du nom d'Ochakah, qui avait visité le lac des Bois. Cet homme lui était très dévoué et c'est pour cette raison qu'il le choisit pour être le guide de son expédition. Les sauvages s'accordaient tous à dire à La Vérendrye, qu'il y avait trois voies qui conduisaient à la grande rivière de l'ouest (Winnipeg). Ochakah traça, sur une écorce de bouleau, un croquis de ces trois routes.

Sur cette carte, la rivière Pigeon est désignée sous le nom de "Nantahavagne." En remontant cette rivière, on tombe dans les lacs "Long," "Plat," "Sasakinage" et "Tekamamiouen" (La Pluie). Le lac des Bois est tracé, mais sans nom. La rivière Pigeon, avec ses 22 rapides, avait de quoi effrayer La Vérendrye. Néanmoins il n'y a aucun doute que c'était la voie la plus facile. La rivière Kaministigoya déjà suivie par de Noyon et La Noüe offrait des difficultés encore plus décourageantes, tandis que la troisième route, à l'ouest du fond du lac Népigon, était presqu'une impossibilité. La Vérendrye se détermina pour la rivière Pigeon. Les sauvages du lac Népigon lui rapportaient qu'autrefois ils avaient coutume d'aller à la Baie d'Hudson par la rivière Pigeon, mais qu'un jour deux canots furent brisés par les glaces à dix jours de marche de l'entrée du lac Winnipeg et que ceux qui les montaient se noyèrent et que depuis cet accident ils avaient abandonné cette route. Ce naufrage eut lieu, sans doute, à l'extrémité nord du lac Winnipeg où parfois l'on rencontre des banquises de glace, même après la mi-juin. Les Cris du lac Népigon, depuis cette époque, s'étaient rendus à la baie James en suivant le cours des rivières qui, partant de ce lac, se dirigent vers le nord. La baie James, d'ailleurs, n'était, par cette voie, qu'à 20 jours de marche du lac Népigon. De tout temps on constate que les événements tragiques ont laissé une impression durable chez les aborigènes. Si d'un côté, ils font preuve d'une patience admirable dans les difficultés qu'ils rencontrent au cours de leurs expéditions, d'un autre côté, il n'en est pas moins vrai que les malheurs des leurs les découragent et les démoralisent incontinent. Il suffit parfois d'un accident sérieux, arrivé à l'un d'eux, à un endroit, pour qu'ils fuient ce lieu dans la suite. C'est ainsi que pendant des années les sauvages cessèrent absolument de descendre à la Baie par la rivière Nelson et suivirent à la place la rivière Hayes, qui pourtant est plus longue et au moins aussi

dangereuse, parce que quelques sauvages y avaient perdu la vie dans un rapide.

"Les sauvages m'assurent, dit La Vérendrye dans son mémoire, que "nous arriverons du lac Supérieur au lac Tékamamiouen en 20 jours, "et que de là on se rend en quatre jours au lac des Bois pour y fonder "un établissement."

"Du lac des Bois au lac Nipigon (Winnipeg) en descendant la "rivière, *la droite est occupée par les Cris et la gauche par les Assini-* "*boines et les Sioux. Le boeuf sauvage y est abondant.* Les Cris font "des échanges avec les autres sauvages et les pelleteries des Sioux par "le moyen des Cris, vont aux Anglais de la Baie d'Hudson."

De Noyon avait visité la rivière La Pluie avant La Vérendrye et la route jusque là était assez connue. De la rivière La Pluie au lac Winnipeg, La Vérendrye avait pour le guider les récits assez circonstanciés des Cris, mais sur tout le pays, plus à l'ouest, il ne possédait que des notions vagues, qui ne pouvaient guère le fixer sur la route à suivre. Une fois parvenu au lac Winnipeg, il devait s'orienter d'après les connaissances qu'il pourrait recueillir sur les lieux. Il s'était fait donner des esquisses du pays par des sauvages, tel que nous l'avons déjà vu, et il comparait avec soin ces cartes rudimentaires.

Durant l'été 1728, il acheva de murir son projet d'exploration et rédigea ensuite un mémoire détaillé. Il descendit à Michillimakinac pour échanger les fourrures qu'il avait amassées pendant l'hiver, pour de nouvelles marchandises et continuer la traite au lac Népigon. Il y rencontra le P. de Gonor qui revenait de chez les Sioux où il avait été envoyé comme missionnaire en 1727 et qui cherchait, lui aussi, un moyen d'aller à la mer de l'ouest.

Le P. de Gonor était en route pour Montréal.

La Vérendrye lui fit part de son projet et lui confia son mémoire pour le remettre au gouverneur et obtenir l'autorisation et l'assistance nécessaires pour tenter cette entreprise.

Le P. Nicolas de Gonor, S.J. Son projet approuvé. Privilège de la traite.

Ce religieux naquit le 19 novembre 1691 et entra dans la compagnie de Jésus le 11 septembre 1710. Il arriva en Canada en 1725. Deux ans plus tard il était envoyé en mission chez les Sioux.

Il résida ensuite quelque temps au saut Saint-Louis. Durant l'été 1736, il écrivait à l'un de ses confrères en France, une lettre fort intéressante dans laquelle il raconte le martyre du P. Aulneau. Il exerçait alors le ministère à Notre-Dame de Lorette. En 1738, il fit un voyage à La Rochelle. Il revint en Canada en 1740 et après avoir exercé le

ministère successivement à Lorette, Montréal, saut Saint-Louis et Québec, il mourut à ce dernier endroit, le 16 décembre 1759. Les sauvages le nommaient "Sarenhès," "Le grand arbre," à cause de sa haute stature.

Ce missionnaire descendit à Montréal, emportant avec lui les documents dont l'avait chargé La Vérendrye. On constate sa présence à Montréal au mois d'août 1728. Il soumit au gouverneur, le marquis de Beauharnois, le mémoire de La Vérendrye et l'appuya fortement. Il lui représenta qu'on ferait bien mieux d'aller s'établir chez les Christineaux et les Assiniboëls, que de demeurer chez les Sioux, pour la découverte de la mer de l'ouest, qu'on avait en vue. Le gouverneur comprit immédiatement que La Vérendrye était l'homme de la situation et fit venir ce dernier auprès de lui, à Québec, pour s'entretenir avec lui de son projet et se faire expliquer la carte tracée par son guide Ochakah. Après plusieurs entrevues avec La Vérendrye, le gouverneur promit d'user de toute son influence, auprès de la cour, pour mener cette entreprise à bonne fin.

Il demanda en France les secours pécuniaires suffisants pour assurer le succès de l'expédition. On se contenta, à Paris, d'approuver le projet et d'accorder à La Vérendrye le privilège de la traite.

Il reçut instruction de construire un fort au lac La Pluie, un second au lac des Bois et un troisième au lac Winnipeg. Dans ces postes avancés, il devait prendre des renseignements plus exacts sur l'ouest, avant de s'aventurer au delà et se concilier l'amitié des Assiniboines, dont il devait traverser le pays.

De plus, il ne devait rien négliger pour réaliser des profits au moyen de la traite, afin de solder les frais de son expédition; car ce devait être là, la seule ressource sur laquelle il devait compter. Notons ici en passant, qu'à cette époque l'ouest et le nord-ouest de l'Amérique étaient encore inconnus depuis la Californie jusqu'à la Baie d'Hudson, ainsi que le nord-est de l'Asie. Plusieurs savants prétendaient que les deux continents étaient unis par des terres auxquelles ils donnaient le nom de "Bourbonie." La France voulait avoir l'honneur de résoudre ce problème. En accueillant le projet de La Vérendrye, on espérait, à la cour, pouvoir enfin lever le voile qui cachait les bornes des deux continents.

Départ de La Vérendrye pour le Nord-Ouest. Construction du fort Saint-Pierre par son neveu La Jemmeraye en 1731.

Le 19 mai 1731, La Vérendrye signait un contrat de société avec quelques commerçants, qui lui faisaient les avances de marchandises, pour sa lointaine expédition. M. de la Chassaigne, gouverneur de Montréal, était présent à cette importante convention. Le 8 juin de la

même année, il quittait Montréal avec une équipe d'environ 50 engagés. En passant à Michillimakinac, il prit avec lui le P. Mesaiger, S.J., pour donner à son parti et aux sauvages qu'il allait visiter, les soins spirituels dont ils avaient besoin.

De là, il se rendit au Grand Portage, à l'entrée de la Rivière Pigeon, à environ 15 lieues au sud-ouest de la rivière Kaministiquia. C'est à cet endroit qu'on le trouve le 26 août 1731.

Dès le lendemain, il entreprit de remonter le cours de la rivière Pigeon. Son équipage épouvanté de la longueur du portage, qui est de trois lieues, se mutina et refusa d'aller plus loin. En face d'une situation si décourageante, il résolut de choisir les hommes les mieux disposés et de les envoyer de l'avant. Il réussit à former une brigade de quatre canots d'écorce et à trouver un guide expérimenté pour la diriger. Il confia cette avant-garde à son neveu, M. Christophe Dufrost de La Jemmeraye, qui était son second. Il lui donna la mission d'aller établir un poste au lac La Pluie.

La Jemmeraye n'avait alors que 22 ans et partit accompagné d'un des fils de La Vérendrye.

Dès l'automne 1731, il atteignit la rivière La Pluie et construisit le fort Saint-Pierre, dont on voit encore les ruines. Ce fort fut ainsi nommé en l'honneur du chef de l'expédition. Il se trouvait à la décharge du lac La Pluie, dans une anse de la rivière du même nom, à environ quatre ou cinq arpents de l'endroit où les eaux du lac viennent se précipiter dans le lit de la rivière La Pluie et à environ deux milles à l'est du fort Francis. A l'endroit précis où les eaux du lac entrent tumultueusement dans la rivière, se trouve du côté nord une pointe de terre que domine une butte en forme conique, attribuée aux Mandans. Sur le sommet de cette butte, comme d'un observatoire, les yeux peuvent se promener à une longue distance sur le lac La Pluie.

Au pied de la chute du fort Francis, les Monsonis faisaient des pêches abondantes et avaient élevé de nombreuses loges. Le site de ce fort, comme on le voit, était bien choisi. Le voisinage d'un endroit de pêche garantissait à La Jemmeraye qu'il ne manquerait pas de poisson. Durant l'hiver, il se livra à la traite. Au petit printemps, il dit adieu aux sauvages, leur promettant de revenir bientôt avec le chef de l'expédition, et se dirigea vers le Grand Portage où il était de retour le 29 mai 1732.

La Vérendrye, qui avait hiverné au poste de Kaministigoya, l'attendait avec impatience. Encouragé par l'heureux résultat de ce voyage, dès le huit juin, il partait avec le P. Mesaiger, La Jemmeraye et deux de ses enfants.

Le voyage, quoique pénible, se fit sans accident. Arrivé au fort Saint-Pierre le 14 juillet 1732, il trouva les sauvages réunis en grand nombre qui l'attendaient.

Fort Saint-Charles, 1732. Description de ce fort par le P. Aulneau.

Les sauvages l'accueillirent avec de grandes démonstrations de joie. La Vérendrye, après l'échange de présents, descendit la rivière La Pluie et entra dans le lac des Bois, escorté de 50 canots. Il se dirigea vers la rive ouest et y établit un deuxième fort, suivant les instructions qu'il avait reçues.

Le site fut choisi sur les conseils du P. Mesaiger. Il lui donna le nom de Saint-Charles en l'honneur du missionnaire qui l'accompagnait, le P. Charles Michel Mesaiger et du marquis Charles de Beauharnois, son protecteur.

Ce fort fut construit en bois et il n'en reste plus que quelques vestiges. Le feu a tout détruit. La Vérendrye dit que ce fort se trouvait à 80 lieues du fort Sant-Pierre et 7 lieues de l'île au Massacre. Le P. Aulneau, dans une de ses lettres, le désigne comme étant à environ une lieue dans la profondeur d'une baie distante de 60 à 70 lieues du lac La Pluie, au sud-ouest du lac des Bois. Grâce à ces renseignements, et à la tradition religieusement conservée parmi les Sauteux du lac des Bois, le site du fort Saint-Charles ainsi que l'identité de l'île au Massacre ne laissent plus de doutes aujourd'hui. Des croix ont été érigées à ces deux endroits afin d'attester leur authenticité et la foi de ces pieux découvreurs.

Au cours d'une expédition, organisée en 1902, par Mgr L. P. A. Langevin, archevêque de Saint-Boniface, les ruines du fort Saint-Charles furent visitées et reconnues.

Ce fort se trouvait à l'entrée de la baie qui conduit dans la rivière de l'Angle du Nord-Ouest, sur la rive nord, à quelques arpents à l'ouest de l'île Famine (Bucketé) qui ferme l'entrée de la Baie. Cette rivière jouit longtemps d'une grande réputation, comme terminus des canots, par la route Dawson. Ce fort était formé de quatre rangées de pieux debout, ayant de 12 à 15 pieds de hauteur et présentant l'apparence d'un carré oblong. Ce n'était qu'un enclos dans lequel avait été construites quelques cabanes en bois équarri, calfeutrées en terre et couvertes d'écorce. C'est dans ce fort si peu prétentieux que La Vérendrye hiverna (1732-1733). Les Cris et les Monsonis, qui habitaient le lac des Bois, traitaient avec lui. Les premiers comptaient 200 guerriers à cet endroit et 60 aux environs du lac Winnipeg.

Au printemps de 1733, La Vérendrye fit partir quelques canots pour transporter à Michillimakinac les fourrures recueillies pendant l'hiver, et en rapporter de nouvelles marchandises. La Jemmeraye fut chargé d'accompagner ces canots et d'aller faire rapport au gouverneur de ce qui avait été fait. Le P. Mesaiger, qui était malade, résolut de profiter de cette occasion pour retourner à Montréal.

Le P. Charles Michel Mesaiger, S.J.

Ce religieux fut le premier prêtre qui visita le lac des Bois. Il est donc le doyen du clergé de l'archidiocèse de Saint-Boniface. Il naquit en France, le 7 mars 1690, et entra dans la compagnie de Jésus le 19 septembre 1706. Il arriva en Canada en 1722 et fut envoyé immédiatement en mission chez les Outaouais. Il fit sa profession des quatre vœux à St-Ignace des Outaouais le 2 février 1726. L'année suivante, ses supérieurs l'envoyèrent dans les missions algonquines chez les Miamis. Nous le retrouvons ensuite au fort Saint-Charles avec La Vérendrye, qui l'avait pris au fort Michillimakinac en 1731. Le P. Mesaiger hiverna à Kaministiquia avec La Vérendrye, pendant l'hiver 1731-1732, et au fort Saint-Charles, l'année suivante. Les Cris qu'il était venu évangéliser étaient des sauvages nomades, vivant au jour le jour, du produit de leur chasse ou de leur pêche. Le manque de provisions les forçait à ne faire qu'un court séjour auprès du fort. On comprend que, placé dans de semblables circonstances, cet excellent missionnaire ne pouvait faire de grands progrès dans l'enseignement religieux de ces néophytes. D'ailleurs, il était bien loin de posséder une santé assez robuste pour résister aux misères inséparables de tels voyages. Les privations de toutes sortes qu'il endura, ébranlèrent tellement sa constitution, qu'il fut obligé de rebrousser chemin. Il retourna donc à Montréal au printemps de 1733.

Il exerça le ministère à Québec de 1740 à 1743 et passa en France le 20 octobre 1749. En 1756, il était à la maison professe des PP. Jésuites à Paris. Il mourut à Rouen le 7 août 1766.

Le Découvreur et son fils aîné vont fonder en 1733 un petit fort à la "Fourche des Roseaux." Ce dernier visite le lac Winnipeg de mars à mai 1734 et fonde le fort Maurepas à l'automne 1734.

La Vérendrye, faute de provisions, n'avait pu, en 1732, se rendre jusqu'au lac Winnipeg. Au printemps 1733, il partit avec son fils aîné pour aller construire un fort à ce lac. Après avoir traversé rapidement le lac des Bois, il descendit la rivière Winnipeg, qu'il nomma Maurepas, en l'honneur du ministre des colonies.

Il se dirigea ensuite vers l'embouchure de la Rivière Rouge qu'il remonta sur un parcours de cinq lieues et y construisit un petit fort, qui n'eut jamais d'importance. Ce ne devait être qu'une bâtisse en bois équarri, avec un hangar pour mettre à l'abri les marchandises et les fourrures. La Rivière Rouge, à une couple de milles de sa décharge, dans le lac Winnipeg, se divise en trois branches, qui tombent dans le lac dans un rayon de trois milles. Les rivages en haut et en bas de ces fourches sont marécageux et couverts de roseaux. Le lac Netley, du

côté ouest, en haut des fourches, se réunit presqu'à la rivière, ne laissant comme division, qu'une étroite langue de terre, couverte de hautes herbes, qui sont inondées au printemps.

C'est pour cette raison qu'il donna à son fort le nom de "Fourche des Roseaux." Il retourna au fort Saint-Charles (1733). La Vérendrye, dont les marchandises commençaient à manquer, attendit forcément à ce poste le retour de son neveu, avec les effets voulus pour faire la traite.

Au mois de mars 1734, son fils aîné visita de nouveau le lac Winnipeg. Il était de retour le 27 mai 1734, au fort Saint-Charles où son père l'attendait, avant son départ pour Montréal. La Vérendrye lui donna alors instruction d'aller, à l'automne suivant (1734), avec trois canots bien équipés, aussitôt après le retour de La Jemmeraye, fonder un fort sur la rivière Maurepas où les Christineaux et les Assiniboines le demandaient avec instance. Le fils aîné de La Vérendrye alla donc fonder ce poste à la date indiquée. Les deux premières expéditions du printemps 1733 et de mars 1734 n'avaient été faites que pour reconnaître le pays et trouver l'endroit le plus favorable à un poste permanent. Se basant sur ses connaissances personnelles ainsi que sur le rapport de son fils et les représentations des sauvages, le Découvreur se détermina, à l'automne 1734, à choisir l'embouchure de la rivière Winnipeg. Dans une note de Margry (vol. 6, p. 617), nous lisons ce qui suit: "Il a été "bâti autrefois un fort dans la Rivière Rouge par le sieur de La Véren- "drye, aîné, à 5 lieues du lac. Il a été abandonné comme celui qui est "à la fourche de la rivière des Assiniboëls et cela par la proximité du "fort La Reine à celui de Maurepas." Le petit fort en question se "trouvait sur la réserve de Piguis, probablement sur la rive ouest. On remarque qu'à partir de l'embouchure de la Rivière Rouge, jusqu'à environ 15 milles, la côte est basse et marécageuse. Elle se relève ensuite tout à coup et c'est sur ce plateau que, d'après la tradition, se trouvait ce petit poste, dont on ne retrouve plus aucun vestige.

Quand nous parlons de la Rivière Rouge, nous entendons nous conformer au langage adopté par les premiers voyageurs qui ont vogué sur ses ondes et qui a été conservé depuis. D'après les sauvages, la Rivière Rouge était tributaire de l'Assiniboine et tombait dans l'Assiniboine en face de St-Boniface.

La Vérendrye ne tarda pas à reconnaître que l'entrée de la rivière Winnipeg était un endroit plus favorable pour un poste que la Rivière Rouge. C'est ce qui explique pourquoi il construisit un fort considérable sur la rivière Winnipeg et abandonna le poste de "La Fourche des Roseaux." La Vérendrye dit que ce fort (Maurepas) se trouvait sur la rive nord de la rivière Maurepas (Winnipeg) à l'entrée du lac Ouinipigon (Winnipeg.) Il était un peu plus bas que le fort Alexandre, mais sur la rive opposée.

La Vérendrye retourne à Montréal au printemps 1734. Ennuis que lui causent ses créanciers.

La Vérendrye avait accompli la tâche qui lui avait été confiée. Dans trois ans il avait fondé les trois forts qui lui demandait le gouverneur et mis à exécution le plan conçu dès 1716. On s'était imaginé, à la cour de France, que le privilège exclusif de la traite permettrait à La Vérendrye de défrayer le coût d'une semblable expédition. Or, il avait perdu, à ce moment, 43,000 livres et il lui restait à solder les gages de plusieurs de ses engagés. Ses équipeurs, dont le seul objectif était de faire de l'argent, lui imposaient les intérêts considérables sur le prix des marchandises qu'ils lui vendaient. Le gouverneur le pressait de continuer à marcher de l'avant, mais malheureusement, il se trouvait dans l'impossibilité de lui venir en aide. Harcelé et tenu sans cesse en haleine par d'impitoyables créanciers, forcément retenu sur la voie de l'ouest par la dure nécessité d'amasser des pelleteries pour satisfaire ses équipeurs, il n'abandonna pas pourtant sa glorieuse entreprise. Après maintes sollicitations et bien des déboires, il réussit à se procurer les marchandises nécessaires, au prix de grands sacrifices personnels. Sa volonté énergique surmonta, encore une fois, les obstacles.

Retour au fort Saint-Charles avec le P. Aulneau, S.J., 1735. Mort de La Jemmeraye le 10 mai 1736 à la "Fourche des Roseaux." Mission du P. Aulneau.

Le 21 juin 1735, il partit de nouveau de Montréal pour l'ouest, amenant avec lui le plus jeune de ses fils, âgé alors de 18 ans. C'était le quatrième de ses enfants qui venait le seconder dans ses découvertes.

Le 23 octobre 1735, il se trouvait au fort Saint-Charles, accompagné du P. Aulneau, qui avait succédé au P. Mesaiger. Sitôt arrivé, il envoya son neveu au fort Maurepas et durant l'hiver, il lui dépêcha deux de ses fils et deux autres Français pour l'aider à faire la traite. Il hiverna lui-même (1735-1736) au fort Saint-Charles, se préparant à s'élancer à travers les prairies au printemps suivant. Deux cruelles épreuves devaient, pour le moment, paralyser ses efforts et retarder ses projets d'exploration.

Durant l'hiver, M. de La Jemmeraye tomba malade, par suite de misères et des privations endurées pendant ces pénibles excursions pour reconnaître le pays, et expirait le 10 mai 1736 à la "Fourche des Roseaux." Ses deux cousins l'enterrèrent à cet endroit, et élevèrent une croix sur sa tombe.

C'est à cinq ou six milles au nord de Selkirk, probablement sur la rive ouest de la Rivière Rouge, dans le voisinage de l'ancien poste de la Baie d'Hudson, que reposent encore les restes de cet intrépide lieute-

nant de La Vérendrye. Cet homme distingué était le frère de madame d'Youville, fondatrice de la communauté des Sœurs de la Charité et le fils de Marie Renée de Varennes, sœur du Découvreur. Le gouverneur pour reconnaître ses services, lui avait donné une commission d'enseigne en second. Dès que la rivière Winnipeg fut libre, les deux fils de La Vérendrye, ainsi que les deux Français qui les accompagnaient, se hâtèrent d'aller porter cette triste nouvelle à leur père. Ils arrivèrent au fort Saint-Charles le 2 juin 1736, au moment ou le P. Aulneau se préparait à partir pour le lac Winnipeg. Il avait mission de profiter de la présence des Assiniboines au lac Winnipeg, pendant l'époque de la pêche du poisson blanc, pour les catéchiser et de les suivre, à l'automne, dans leur migration à l'ouest, dans le haut du Missouri. Il devait s'établir aux premiers villages Mandans qu'il rencontrerait. Les Mandans habitaient le voisinage du fort Barthold. Le Supérieur Général des Jésuites au Canada, voyant le peu de succès des missions au milieu de peuples nomades comme les Cris et les Assiniboines, espérait qu'il en serait autrement chez une nation sédentaire. La mort de M. de La Jemmeraye avait nécessité l'abandon temporaire du fort Maurepas et dérangé les plans du P. Aulneau. Comme il ne pouvait songer à aller plus loin, cette année-là, il se décida sur le champ à retourner à Michillimakinac, avec les canots qui rapportaient les fourrures, afin de consulter ses supérieurs et recevoir les consolations spirituelles d'un de ses confrères. La Vérendrye se trouvait à manquer de poudre et de marchandises et il se hâta d'envoyer des canots qui devaient se rendre au Grand Portage, où ils espéraient rencontrer les canots venus de Michillimakinac. Il envoyait en même temps chercher les fourrures que ses fils avaient laissées au Portage de La Savanne (Keewatin).

Mort du P. Aulneau, de J.-Bte La Vérendrye, fils aîné du Découvreur, et de 19 Français, à l'Ile au Massacre, le 8 juin 1736.

Le 8 juin 1736, le P. Aulneau, ainsi que le fils aîné du Découvreur et 19 Français, quittaient le fort Saint-Charles. Après avoir fait une course d'environ 21 milles, ils abordèrent dans une île située à l'ouest de l'extrémité sud de Bay Island, pour y passer la nuit. Il est probable que la fumée de leur camp révéla leur présence à un parti de Sioux maraudeurs qui guettaient l'occasion d'enlever quelques chevelures aux Cris. Ces Sioux attendirent les ombres de la nuit pour débarquer sur cette île et égorger les Français plongés dans le sommeil. Le P. Aulneau frappé d'une flèche, tomba à genoux. Au même instant, un sauvage s'approchant de lui en arrière, lui asséna un coup de hache qui mit fin à ses souffrances.

Ses compagnons, surpris dans leur sommeil et désarmés, ne purent opposer aucune résistance et furent tués à coups de flèche ou de casse-

têtes. Voici ce que l'on apprit plus tard au sujet de cette bande meurtrière. Le 3 juin, un nommé Bourassa, qui venait de quitter le fort Saint-Charles pour Michillimakinac, rencontra sur une île du lac des Bois, trente canots conduits par une bande de guerriers Sioux, au nombre de 90 à 100. Ils le désarmèrent et lui enlevèrent ses marchandises. Ils apprirent de Bourassa qu'il y avait près du fort Saint-Charles 5 à 6 loges de Christineaux campés tout près des bastions. Les Sioux résolurent d'aller les attaquer et promirent à Bourassa, s'il voulait les attendre, de lui remettre ses armes à leur retour. Bourassa, à peine libre, se hâta de s'éloigner, fort heureux d'en être quitte à si bon marché. Les Sioux s'avancèrent donc vers le fort pour surprendre leurs ennemis, mais à leur grand regret, ils purent constater, sans être aperçus, que les Christineaux étaient déjà partis de cet endroit. Cette bande se composait de Sioux des Prairies et des lacs et de quelques autres qui fréquentaient le poste de M. de La Ronde. Ces derniers étaient sympathiques aux Français et désiraient cultiver leur amitié, mais il n'en était pas ainsi du reste de la bande, qui se plaignaient amèrement que les Français fournissaient des armes et de la poudre à leurs implacables ennemis, les Christineaux.

Ils prétendaient également que, deux ans auparavant, l'un des fils de La Vérendrye s'était uni à un parti de ces sauvages qui allaient en guerre contre eux et que même il avait été choisi comme chef de cette expédition militaire. Cette légende naturellement n'avait de fondement que dans l'imagination des Sioux, puisqu'il est constant que ni La Vérendrye, ni ses fils, ni aucun de ses employés ne firent la guerre à aucune tribu sauvage. Ce parti de Sioux, à la recherche des Cris, continua à se promener sur le lac des Bois, espérant rencontrer quelques canots de leurs ennemis, en route pour le fort Saint-Charles, lorsqu'ils tombèrent tout à coup sur ces 21 Français. Les Sioux prétendirent, plus tard, qu'ils voulaient épargner le missionnaire, mais que l'un de leur bande, croyant se distinguer par un acte de bravoure et sans vouloir tenir compte du sentiment des autres, le tua avec sa hache. Ils ajoutaient qu'au même instant, un coup de foudre ébranla l'île jusque dans ses fondements et sema la terreur parmi eux, à un tel point qu'ils s'enfuirent aussitôt, croyant que le ciel allait les punir, pour le crime de l'un d'eux.

Cette histoire, inventée après coup, par les Sioux en 1737, pour pallier leur forfait, n'est qu'un tissu de faussetés, en mettant de côté toutefois le coup de foudre, qui pourrait bien être la vérité. Le 20 juin 1736, cinq voyageurs canadiens, accompagnés de 30 Christineaux du Saut Ste-Marie, ayant abordé dans cette île, trouvèrent les corps des voyageurs, gisant sur la grève. Ils virent les têtes des Français, posées sur des robes de castor et la plupart sans chevelure. Le P. Aulneau

avait un genou en terre, une flèche dans le côté, le sein ouvert, la main gauche contre terre et la droite élevée. Ce dernier détail nous indique que ce missionnaire, avant d'expirer, avait absous ses compagnons et que la mort l'avait surpris dans l'exercice de son ministère.

Le fils aîné de La Vérendrye était couché sur le ventre, le dos ciselé à coup de couteau, une houe enfoncée dans les reins, sans tête, le corps orné de jarretières et de bracelets de porc épic. Nos voyageurs enterrèrent les restes de ces 21 Français à quelque distance du rivage de l'île et se hâtèrent d'aller informer le Découvreur de ce sanglant désastre. Les corps demeurèrent dans cette île jusqu'au 17 septembre de la même année, alors que La Vérendrye envoya six hommes exhumer les corps de son fils et du P. Aulneau et les têtes seulement de leurs 19 compagnons et les fit transporter au fort Saint-Charles, où ils furent définitivement déposés sous la chapelle. A l'automne 1737, des voyageurs français firent prisonnier l'un des meurtriers du P. Aulneau et se proposaient de le livrer entre les mains de la justice; malheureusement d'autres sauvages intervinrent et les forcèrent à relâcher leur prisonnier.

Les Sioux racontèrent plus tard aux Français du fort Beauharnois que le calice, la pierre consacrée et les vêtements d'autel, du P. Aulneau tombèrent entre les mains d'une veuve, qui comptait plusieurs enfants parmi les jeunes guerriers Sioux. En peu de temps, ils moururent presque tous sous ses yeux. Frappée de douleur et d'effroi, elle attribua ses malheurs à la profanation qu'elle avait faite du calice et se hâta de s'en débarrasser en le jetant à l'eau. Les voyageurs français trouvèrent néanmoins plusieurs objets qui avaient appartenus à ce missionnaire et les conservèrent comme les reliques d'un saint. Le P. de Lauzon put se procurer sa calotte et la transmit à sa mère. Plusieurs personnes prétendirent avoir obtenu des grâces signalées par son intercession.

En lisant les lettres de la collection Aulneau, on est surpris d'y voir plusieurs passages qui indiquent un pressentiment bien arrêté, de ce missionnaire, au sujet de sa mort prochaine. Dans presque chacune d'elles, il déclare combien il serait heureux de mourir pour le Christ; et enfin huit jours avant sa mort, il annonce au P. de Gonor *"qu'il espère de terminer bientôt sa carrière."*

L'identité de l'île du Massacre ne souffre plus de difficulté. La tradition des sauvages s'est conservée sans interruption sur ce point et encore de nos jours, ils refusent obstinément d'aborder sur ces rivages, pour lesquels ils ont conservé une religieuse frayeur. En 1890, les PP. Jésuites y ont érigé une croix. Au mois de septembre 1902, Mgr Langevin, accompagné de quelques membres du clergé et d'un laïque, visita cette île et put retrouver les restes du fort Saint-Charles. Les renseignements du célèbre chef Powassin qui accompagnait les membres de cette expédition, furent d'un précieux secours dans cette circonstance. A

vrai dire, sans sa présence, il est bien probable que le site exact du fort Saint-Charles serait encore un problème à résoudre.

Le P. Jean-Pierre Aulneau de La Touche, S.J.

Ce missionnaire naquit à Montiers, sur le Hay, en Vendée, le 21 avril 1705. C'était là qu'était le manoir des Aulneau, Seigneur de La Touche. Il appartenait à une famille de lévites. Deux de ses frères se firent prêtres et une de ses sœurs religieuse. Il arriva en Canada en 1734. Cette année-là, La Vérendrye avait demandé au Supérieur des Jésuites de lui donner un missionnaire pour remplacer le P. Mesaiger. Le P. Aulneau fut choisi. Il reçut donc instruction de se préparer à partir dès l'ouverture de la navigation pour les pays inconnus de l'extrême ouest. Il devait se rendre tout d'abord au fort Saint-Charles, hiverner à ce poste, parmi les Cris et les Assiniboines, instruire les sauvages du mieux qu'il pourrait et s'efforcer d'apprendre leur langue. Jusqu'alors les Français ne connaissaient que peu de choses de ces deux langues, d'ailleurs si différentes. Il avait instruction du supérieur de noter par écrit le plus de mots possible, afin de pouvoir, à l'aide de ce dictionnaire rudimentaire, préparer les éléments d'une grammaire crise et assiniboine.

Le P. Aulneau possédait une extrême facilité pour s'assimiler les langues et en apprendre les règles. Malgré sa profonde humilité, il est obligé de reconnaître qu'il possédait ce talent à un haut degré. Mais ce n'était pas précisément pour évangéliser ces deux nations qu'il était envoyé. Le travail qu'on lui demandait devait profiter surtout aux missionnaires qui lui succèderaient. On croyait qu'une mission, parmi ces tribus nomades, errant de lac en lac, à la poursuite du gibier ou à la recherche d'endroits de pêche, offrirait peu de chance de succès.

Les Cris et les Assiniboines avaient informé La Vérendrye, qu'à 900 milles plus loin, dans une direction sud-ouest, se trouvaient des sauvages qui menaient une vie sédentaire et habitaient des huttes en terre. Ils les nommaient "Ouantchipouanes" et prétendaient qu'ils n'avaient jamais été visités par les blancs. C'était vers cette tribu qu'il devait diriger sa course pour se fixer parmi eux et y répandre la bonne nouvelle. Cette nation n'était autre que celle des Mandans. Il fallait certes un courage peu ordinaire, au P. Aulneau, pour s'aventurer ainsi dans des contrées inconnues et peuplées de sauvages cruels et toujours en guerre. Il n'ignorait pas, non plus, à quels dangers il allait s'exposer. Il n'avait qu'à écouter le récit des souffrances du P. Guignas qui, huit ans auparavant, avait accompagné une expédition dans le pays des Sioux, pour savoir ce qui l'attendait lui-même. La longue captivité et les tortures du P. Guignas étaient présentes à son esprit, mais n'avaient pu effrayer

son âme généreuse et assoiffée de dévouement. Cependant, il faut l'avouer, malgré son extrême désir de dépenser sa vie pour le salut de ces pauvres infidèles, une pensée l'attristait profondément en songeant à ce départ, c'était de n'avoir point de confrère avec lui. L'idée de l'isolement absolu, dans lequel il allait se trouver au point de vue spirituel, le jetait dans la consternation. Aussi ses lettres exhalent-elles, en termes émus, ses regrets amers de n'avoir point, pour le suivre, un autre prêtre, en qui il put épancher son cœur. C'est ainsi qu'il écrit à un autre religieux qu'il supporterait avec joie toutes les misères de la mission qui lui était confiée, s'il pouvait s'assurer la présence d'un ministre du Seigneur pour compagnon et il termine en demandant à Dieu d'accepter le sacrifice qu'il fait de sa vie et de toutes les consolations humaines, pour l'expiation de ses fautes.

Malgré les pressantes sollicitations du P. Aulneau, il n'était pas facile d'obtempérer à sa demande. Déjà sept à huit missions avaient été supprimées, faute d'ouvriers, et le supérieur recevait, à tous les ans, des demandes de nouveaux prêtres.

Tout ce qu'il put obtenir fut que le premier missionnaire qui viendrait de France serait envoyé pour l'aider. A l'ouverture de la navigation, il se rendit à Montréal pour se préparer au départ et s'entendre à ce sujet avec La Vérendrye.

Le 21 juin 1735, il partait pour ce lointain voyage, d'où il ne devait jamais revenir. Le 6 septembre, il atteignait le fort Saint-Charles, qui devait, dans sa pensée, n'être que la première étape vers des contrées plus à l'ouest, mais qui, dans la pensée de Dieu, devait être le terme de ses labeurs. C'est dans ce fort qu'il passa l'hiver.

Il avoue, avec une grande humilité, que durant son séjour au lac des Bois, il ne put obtenir que peu de conversions parmi les sauvages.

Grâce à une extrême disposition naturelle, il avait pu, dès le printemps 1736, catéchiser quelques Cris, dans leur propre langue et trouver également le moyen de faire quelques progrès dans la langue assiniboine. Il était convaincu que, l'année suivante, il possèderait une connaissance complète du cri et des notions générales de l'assiniboine. Il avait commencé à instruire plusieurs sauvages, mais après un court séjour au fort, la rareté des vivres les forçait à s'éloigner pour faire la chasse. Et puis, une fois partis, les membres de leur tribu reprochaient à ces néophytes d'abandonner le culte de leurs ancêtres et les dissuadaient de retourner auprès du missionnaire.

Au mois d'avril 1736, le P. Aulneau nous informe dans une de ses lettres qu'il se proposait d'aller passer une partie de l'été sur le lac Winnipeg avec les Assiniboines, qui occupaient la partie sud du lac. La partie nord était habitée par les Cris, qui s'avançaient jusqu'à la

Baie d'Hudson. Plusieurs bandes crises erraient également dans les prairies de l'ouest. Après avoir séjourné sur les rives de ce lac pendant l'été, il avait l'intention, vers la Toussaint, de suivre les Assiniboines, avec quelques Français de bonne volonté, et se rendre ainsi chez les tribus que son supérieur lui avaient assignées en partage. Tels étaient les projets qu'il nourrissait au printemps de 1736. Ils ne devaient jamais se réaliser.

L'abandon temporaire du fort Maurepas, par suite de la mort de M. de la Jemmeraye, fermait momentanément la route de l'ouest. Les hommes que le P. Aulneau espérait recruter, pour l'accompagner dans sa mission, lui faisaient défaut. Dans ces circonstances, il résolut de remettre l'exécution de ses projets au printemps suivant et il reprit la route de Michillimakinac, qui devait le conduire au martyr, la nuit même qui suivit son départ. Le premier martyr de l'ouest possédait une intelligence supérieure et une extrême délicatesse de conscience. Dans ses lettres, qui ont été publiées, on sent palpiter l'âme ardente d'un apôtre et les élans pieux d'un saint.

Départ du Chevalier La Vérendrye pour le fort Maurepas le 20 juin 1736. Le Découvreur suit son fils le 8 février 1737 et atteint le fort Maurepas. Retour au fort Saint-Charles le 11 mars 1737. Départ pour Montréal le 3 juin 1737.

Le Vérendrye, informé le 20 juin 1736, de la mort de son fils aîné, de son missionnaire et de dix-neuf de ses employés, ne se laissa pas accabler par l'infortune. C'est la marque des grands hommes de savoir supporter avec résignation et magnanimité les plus dures épreuves de la vie. Il envoya son fils le chevalier, au fort Maurepas, avec un parti de sauvages, afin de préparer les voies pour le printemps suivant. Le 17 septembre 1736, comme nous l'avons déjà dit, il fit transporter les restes des Français, de l'ile au Massacre au fort St-Charles où il leur fit donner une sépulture convenable.

Dans cette circonstance, plus de 800 Cris offrirent d'adopter le second de ses fils pour chef et d'aller venger la mort des Français. La Vérendrye refusa de se rendre à leur demande. Le 8 février 1737, il quittait le fort Saint-Charles et se mettait en route pour le fort Maurepas avec ses deux fils, 10 Français et un grand nombre de sauvages. Le 25 février 1737, il se trouvait au fort Maurepas. Il décida de transporter le fort Maurepas à la grande fourche de la Rivière Rouge où l'attendaient les Assiniboines. On verra plus tard qu'il ne mit pas ce projet à exécution, lorsqu'il eut occasion l'année suivante de mieux reconnaître le pays. Le 11 mars 1737, il retourna au fort Saint-Charles

et le 3 juin de la même année, il reprenait le chemin de Montréal, accompagné de 14 canots chargés de fourrures.

Le 25 juin, il se trouvait à Kaministiquia et le 22 juillet à Michillimakinac, d'où il partit pour Montréal le 3 août 1737. De retour à Montréal, on l'accueillit froidement, lui laissant même entendre que s'il avait fait preuve de plus de prudence, dans le commerce avec les sauvages et se fut montré moins âpre au gain, il aurait pu éviter les malheurs qui venaient de fondre sur lui. Ces grands accablements de la fortune, auxquels venaient s'ajouter de sanglants reproches, ne firent que révéler la grandeur d'âme et l'énergie de caractère du Découvreur. Rien ne pouvait ébranler sa résolution d'acquérir pour sa patrie les plaines de l'ouest.

Il se mit donc à l'œuvre pour organiser un nouveau parti d'exploration. Le 1er octobre 1737, il écrivait au ministre des colonies, M. de Maurepas, une lettre dans laquelle il l'informait que les profits de la traite étaient insuffisants à défrayer les frais considérables d'expéditions à travers des contrées sauvages et de la construction de plusieurs forts. Il lui représentait que l'état de ses dépenses et la mort de son fils et de son neveu l'avaient forcé à suspendre pour le moment ses voyages, mais qu'il espérait obtenir encore des avances de ses équipeurs.

C'était une réponse péremptoire à ses détracteurs qui représentaient que la traite l'avait enrichi.

Il demandait le commandement d'une compagnie, comme récompense de ses services et afin de pourvoir aux besoins les plus pressants de sa famille.

Après bien des retards et des refus, il réussit de nouveau à équiper quelques canots et il repartit pour l'ouest.

Départ pour l'ouest, au printemps 1738. Ses fils font la traite pendant son absence (1737-1738). Construction du fort La Reine, au mois d'octobre 1738 et du fort Rouge, à la Fourche (cité de Winnipeg).

Le 20 juillet 1738, le Découvreur, qui avait atteint Michillimakinac, en repartait avec 6 canots et une équipe de 22 hommes. Pendant son absence, ses fils avaient continué à faire la traite aux forts Saint-Pierre, Saint-Charles et Maurepas, à bien disposer les sauvages et à prendre de nouveaux renseignements sur le pays. Le Découvreur eut quatre de ses fils qui furent associés à ses explorations. L'aîné fut tué en 1736, à l'île au Massacre, et les trois autres furent chargés de visiter le pays, tandis que leur père s'occupait de la direction générale et des finances. Le 5 août, il arrivait au fort "Kaministigoya" et le 22 août, il se trouvait au fort Saint-Pierre. Les Cris lui firent un accueil chaleureux, l'appelant leur père. On l'informa qu'un petit parti était allé en guerre

contre les Sioux. Le 31 août, il saluait le fort Saint-Charles. Le chef des Christinaux, au lac des Bois, lui parlant au nom de sa tribu, lui dit qu'ils ne cessaient de pleurer la mort de son fils et des autres Français, que le lac était encore rouge de leur sang, qui demandait vengeance. La Vérendrye réussit, à grande peine, à les pacifier.

Il consentit à leur laisser un de ses fils comme commandant, au fort Saint-Charles, et amena les deux autres avec lui. Le 22 septembre il se trouvait au fort Maurepas où le sieur de Louvières (D'Amours) était en charge avec 14 hommes, comme commis représentant les équipeurs de La Vérendrye. Ce dernier détacha 5 hommes de ce poste qu'il amena avec lui. En passant au Fort aux Roseaux La Vérendrye ne manqua pas de s'y arrêter pour prier auprès de la croix élevée sur les restes de son neveu, M. de La Jemmeraye. Le 24 septembre, il se trouvait à l'embouchure de la rivière Assiniboine. Ce fut donc le 24 septembre 1738 que, pour la première fois, un blanc foula le sol où s'élève aujourd'hui la capitale de Manitoba.

Le Découvreur avait avec lui un vieux sauvage, frère du chef du lac des Bois. Ce sauvage l'avait accompagné à Montréal, et lui servait d'interprète dans le premier voyage.

Il trouva dix cabanes de Cris, plantées sur les bords de la rivière. Ces sauvages, avertis de sa prochaine venue, l'attendaient depuis quelques jours. Deux chefs vinrent lui souhaiter la bienvenue. Le récit de l'interprète de La Vérendrye, des bons traitements qu'il avait reçus de la part des Français, produisit un bon effet dans leur esprit.

Ces sauvages avaient l'habitude d'aller, à tous les ans, chez les Anglais de la Baie d'Hudson. Ils promirent à La Vérendrye de ne plus y retourner, pourvu que les Français viendraient traiter avec eux.

Les Cris voulaient le retenir chez eux, prétendant que les Assiniboines étaient de mauvais chasseurs de castor, qu'ils n'avaient point d'esprit et ne se couvraient que de peau de buffle. Ils ajoutaient que les eaux de l'Assiniboine étaient basses et qu'il ne pourrait aller bien loin, sans briser ses canots. En dépit de ces discours, le 26 septembre il se remit en route pour l'ouest. Afin de soulager ses canots, il résolut d'aller par terre, à travers la prairie. Il rencontra un grand nombre d'Assiniboines, qui venaient à sa rencontre et se mirent à le suivre. Il marcha ainsi *six jours, en employant bien le temps*, pour nous servir de son propre language. Le 2 octobre, les sauvages l'avertirent qu'ils ne pouvaient remonter plus haut, à cause du peu d'eau. Il se trouvait alors à un certain portage, par où les Assiniboines avaient habitude de se rendre au lac des Prairies. Après avoir traversé ce lac, dans sa longueur, ainsi que les lacs Winnipegosis et Bourbon (Cedar), ils descendaient la Saskatchewan jusqu'au Grand Rapide, tombaient dans le lac Winnipeg et parvenaient par la rivière Nelson ou Hayes, jusqu'à la mer. Les sauvages comprenaient que ce portage était un endroit stratégique, car

ils lui conseillaient fortement d'y bâtir un fort, ajoutant: "Tu arrêteras "ici tout le monde." C'était là, la politique des Français. Isoler les postes anglais de la Baie, leur couper les vivres et intercepter les fourrures, qui prenaient la route du nord.

Les forts au lac Népigon avaient été fondés dans ce but. C'était pour donner suite à la même pensée, que La Vérendrye avait érigé des forts sur les lacs La Pluie, des Bois et la rivière Winnipeg et enfin un autre qu'il allait ériger à ce portage. De la sorte, il se trouvait à commander la traite sur les grands lacs de l'ouest. Nous verrons, plus tard, qu'il ferma également le commerce de l'ouest aux Anglais, sur la rivière Saskatchewan, complétant ainsi une ceinture, autour de la Baie, qui arrêtait au passage les pelleteries des sauvages. La Vérendrye donna à son dernier fort le nom de "La Reine." Il estime qu'il se trouvait à environ 180 milles de la Fourche (cité de Winnipeg) en calculant la route parcourue par les canots et à 35 à 40 lieues par terre.

Le 3 octobre, il commença la construction du fort, ainsi que celle de plusieurs maisons pour y loger ses engagés. Le tout fut terminé le 15 du même mois. C'était aller vite en besogne. Le 9 octobre, M. de la Marque, le sieur Nolant son frère et 8 autres Français, arrivèrent au fort La Reine. M. de la Marque informa La Vérendrye qu'il avait laissé 8 hommes et deux traiteurs aux forts Saint-Pierre et Maurepas. M. de la Marque, qui avait suivi le Découvreur à quelques jours de marche, avait amené M. de Louvières à la Fourche avec deux canots pour y bâtir un fort à la commodité des gens de la Rivière Rouge. La Vérendrye approuva ce que M. de la Marque avait fait.

Deux forts d'occasion. Le premier sur la réserve de Piguis, le second sur la rive sud de l'Assiniboine par Sieur de Louvières (D'Amours). Site du fort La Reine. Anciens noms de la Rivière Assiniboine et de la Rivière Rouge.

Nous croyons que la question si longtemps controversée, au sujet de l'existence d'un fort, à l'embouchure de la Rivière Rouge et d'un autre à l'entrée de la rivière Assiniboine n'offre guère de doute aujourd'hui, grâce à la découverte de documents historiques d'une grande valeur. Ces deux forts ont réellement existé, mais leur existence a été fort éphémère.

Le premier, comme nous l'avons déjà dit, fut fondé par le Découvreur, pendant l'été 1733, à environ 6 milles au nord de Selkirk, et en toute probabilité sur la rive ouest de la Rivière Rouge. Ce fort fut bientôt abandonné. Il a pu servir de relais aux Français du fort La Reine, qui en passant, pouvaient s'y reposer la nuit, pour en repartir le lendemain; mais sa proximité du fort Maurepas lui enlevait toute importance. Une

carte intitulée "vraie copie de la carte originale faite par messieurs "Jérémie et Varenne de La Vérendrye," place ce fort à l'embouchure de la Rivière Rouge. Il en est de même d'une autre carte, dressée par M. Dussieux, professeur d'histoire à l'école polytechnique de France.

Le deuxième fort d'occasion se trouvait à la décharge de la rivière Assiniboine, dans la rivière Rouge. Il fut érigé en octobre 1738, par sieur de Louvières (D'Amours) sur la rive sud de l'Assiniboine. Sur une carte préparée en 1750, d'après les mémoires de La Vérendrye (manuscrit du P. Martin), ce fort apparaît à la droite de l'embouchure de l'Assiniboine et est indiqué comme "Ancien fort." La carte de Jeffreys (1762) le désigne comme "Abandonné." D'où il est permis de conclure que ce petit fort eut à peu près le même sort que celui de Piguis.

Lorsque les fils de La Vérendrye commencèrent à explorer les lacs Dauphin et Bourbon et la rivière Saskatchewan, on comprend que ces deux petits postes furent abandonnés, faute d'employés pour y faire la traite et aussi vu que les forts Maurepas et La Reine leur ôtaient beaucoup de leur utilité.

Passons maintenant au fort La Reine. A quel endroit fut-il construit? Ici, encore, les ruines même sont disparues.

Le plus grand nombre des écrivains le placent au Portage la Prairie, et en cela ils sont d'accord avec la tradition conservée au pays. En suivant les sinuosités de la rivière Assiniboine, il paraîtrait qu'on arrive à la distance mentionnée par La Vérendrye, 180 milles. C'est une preuve additionnelle en faveur du Portage la Prairie. Parlant du fort Dauphin, le Découvreur dit que pour s'y rendre du fort La Reine *"il y a un portage de trois lieues au nord-est, pour tomber au lac des Prairies."* (Manitoba.)

Or, on trouve au Portage la Prairie un cours d'eau nommé "Portage Creek" qui se rend jusqu'à la rivière Assiniboine et coule vers le nord-est jusqu'au lac Manitoba. Cette coulée peut avoir 12 milles de longueur dans son parcours, depuis le Portage la Prairie jusqu'au lac; mais on sait que les eaux du lac Manitoba ont baissé et qu'elles couvraient autrefois l'extrémité sud, qui est encore aujourd'hui basse et marécageuse. En sorte qu'au temps de La Vérendrye, ce cours d'eau, entre le lac et la rivière Assiniboine, ne devait pas avoir plus de 9 milles, surtout si l'on tient compte du fait que cette partie du pays a été bien drainée par les colons. Au printemps, lorsque la glace s'accumule dans la rivière Assiniboine, il arrive souvent que l'eau franchit la barrière de sable qui ferme l'entrée de cette coulée et se rend jusqu'au lac. Les tenants d'une opinion contraire croient que ce fort se trouvait à la fourche des rivières Souris et Assiniboine, à un endroit qui porte actuellement le nom de "Two Rivers." A environ 12 à 15 milles au nord, on

rencontre deux cours d'eau qui se rendent au lac Manitoba, en suivant une direction nord-est. Ces cours d'eau portent le nom de "Pine Creek" et "Boggy Creek," et ont bien trois fois la longueur du portage qu'indique La Vérendrye. Nous sommes ici en face d'un portage par terre fort long et d'un autre par eau encore plus considérable. Il est impossible de réconcilier le mémoire du Découvreur avec le portage qu'il mentionne en fixant le fort La Reine à cet endroit. (Two Rivers). Une carte du département de la marine, préparée d'après les mémoires de La Vérendrye, vers 1740, place le fort La Reine au Portage la Prairie. Tous les témoignages que nous venons de donner semblent trancher le problème et résoudre la question d'une manière définitive. Il est probable, néanmoins, qu'à la fourche des rivières Souris et Assiniboines, les Français construisirent un poste quelconque, où les missionnaires allèrent catéchiser les sauvages. Dans des documents tirés du département des archives, nous lisons ce qui suit: "La rivière Saint-Pierre (Souris) embranchement de la rivière des Assiniboëls, fut comme le centre des "établissements et le point de départ des expéditions que les découvreurs "allaient entreprendre au nord et au sud. C'est par elle que nous les "voyons, à la fin de 1738, descendre chez les Mantannes et en 1742, "vers le haut Missouri, puis le remonter jusqu'à Yellow-Stone et enfin "arriver par cette route aux Montagnes Rocheuses." Le nom de "Yellow-Stone" nous informe de suite qu'il s'agit de conclusions tirées par des écrivains modernes et d'interprétations récentes des mémoires de La Vérendrye. Pour appuyer l'avancé que nous avons fait, qu'un poste secondaire a existé du temps des Français à la jonction des deux rivières, nous citerons le fait suivant. Harmon, dans la relation de son voyage au Nord-Ouest en 1804 (Journal, 1820, by Daniel Harmon), rapporte que 50 ans après le départ du dernier missionnaire français, du poste de la rivière Souris, on se souvenait encore des prières qui leur avaient été enseignées. Or, le dernier missionnaire qui visita le Nord-Ouest, sous la domination française, fut le P. de la Morinïe, qui hiverna au fort La Reine de 1750 à 1751. Il quitta ce fort au mois de juin 1751. Il est probable que le P. de la Morinie, pendant cet hiver, se serait rendu au poste de la rivière Souris pour instruire les sauvages. Je crois qu'en laissant le fort La Reine au Portage la Prairie et en admettant le fait qu'un petit poste aurait été établi, à l'endroit où la Rivière Souris, tombe dans l'Assiniboine, tout s'explique et se réconcilie.

Nous ouvrons ici une parenthèse pour relever un point historique que nous n'avons point vu noté ailleurs.

Des hommes, qui ont bien connu le pays, prétendent que d'après la tradition des sauvages, la rivière Assiniboine portait autrefois le nom de rivière Castor. Les premiers explorateurs qui ne comprenaient le cri qu'imparfaitement, confondirent: "Amusqua Sipi," qui signifie

"Rivière Castor," avec "Misqua Sipi," qui veut dire "Rivière Rouge." Toutefois la branche nord de la rivière Assiniboine continua à porter son ancien nom de "Rivière Castor" *Amusqua,* nom qu'elle a conservé jusqu'à nos jours. Mais, comme d'après la notion reçue alors, c'était la rivière Rouge qui, à Winnipeg, tombait dans l'Assiniboine, La Vérendrye donna à cette partie de la Rivière Rouge, connue alors sous le nom de "La Sablonnière" et qui s'étend depuis la cité de Winnipeg, jusqu'au lac Winnipeg, le nom de "Misqua Sipi," Rivière Rouge. Il changea le nom de la rivière Assiniboine pour lui donner celui sous lequel elle a été désignée depuis, par considération pour la nation des Assiniboines, dont elle traversait le territoire de chasse.

Il paraîtrait donc que les sauvages avant La Vérendrye appellaient l'Assiniboine, rivière Castor et qu'elle recevait à Winnipeg, comme un de ses tributaires, les eaux de la Rivière La Sablonnière, pour continuer ensuite sous le nom de Rivière Castor, jusqu'au lac Winnipeg.

Expédition de La Vérendrye chez les Mandans du 18 octobre 1738 au 10 février 1739. Notes sur les Mandans.

Trois jours après la construction du fort La Reine, La Vérendrye partait pour se rendre chez les Mandans, dont il avait si souvent entendu parler par les Assiniboines et les Cris.

Il confia son nouveau fort aux soins d'un de ses suivants, nommé Sanschagrin, homme d'esprit, sage et prudent et laissa avec lui deux soldats et dix engagés. Il amenait avec lui ses deux fils, M. de la Marque, M. Nolant, frère de ce dernier, son domestique un esclave, 20 engagés et 25 sauvages, formant en tout un parti de 52 personnes. Après avoir franchi deux montagnes, il rencontra un grand nombre d'Assiniboines, qui accouraient au-devant de lui. Il fut contraint de s'arrêter à l'un des villages de cette nation. Plus de 600 Assiniboines se mirent à sa suite, en sorte que son camp ressemblait à un gros village. Les sauvages lui témoignaient partout la plus grande amitié, versant d'abondantes larmes de joie et demandant d'être adoptés pour ses enfants. La cérémonie d'adoption consistait à poser la main sur la tête des chefs qui, à leur tour, lui rendaient le même compliment.

Tout le long de la route, ils rencontraient force bandes de bisons, dont la chair leur servait de nourriture. Les Assiniboines étaient suivis d'une meute de chiens, qui étaient chargés, avec leurs femmes, de porter leur équipage.

Après avoir parcouru environ 360 milles, La Vérendrye arriva aux premiers forts Mantannes le 3 décembre. Il fut reçu avec une joie débordante. Ils lui donnèrent à manger du blé-d'inde cuit et de la farine roulée en pâté, avec de la citrouille. Assiniboines et Mandans se massèrent dans les forts, festoyant à l'envi, à l'occasion de ce grand événement.

Cela n'empêcha pas ces sauvages de voler à La Vérendrye le sac de marchandises qui contenait les présents destinés aux chefs.

Nous relevons dans le mémoire de La Vérendrye deux expressions qui ont fait fortune au pays et se sont conservées depuis. La première, c'est "*Ile de Bois*" pour désigner une touffe d'arbres perdus au milieu des océans de prairie. La seconde, c'est "*sans dessein.*" Ces deux mots (sans dessein) ont un sens bien varié et s'entendent d'une foule de choses. On en a abusé à l'infini au Nord-Ouest. Il semble que les anciens du pays pouvaient tout comprendre dans ces deux mots.

En général ils signifiaient "sans idée préconçue ou arrêtée," ou encore "insignifiant, pas drôle, sans valeur."

Les Mandans possédaient six forts, dont cinq occupaient les bords du Missouri et le sixième se trouvait sur une hauteur, en pleine prairie. L'un de ces forts contenaient 130 cabanes disposées en manière de rue. Comme elles étaient toutes alignées de la même façon, les Français s'écartaient souvent dans ces villages, où d'ailleurs régnait une propreté remarquable. Les remparts qui les protégeaient étaient unis et larges. Les palissades étaient appuyées à des traverses en mortoise, fixées à des poteaux de 15 pieds.

Dans les endroits les plus exposés, les palissades étaient couvertes de peau crue de bison. Un fossé de 15 pieds de profondeur, ayant de 15 à 18 pieds de largeur, défendait l'approche des murs; en sorte que ces forts étaient à l'abri de toute attaque de la part des autres sauvages. Les Mandans étaient plus blancs que les autres indigènes et nombre de leurs femmes avaient les cheveux blonds ou blancs. Tous leurs effets étaient conservés dans de grands sacs suspendus à des poteaux.

Leurs demeures spacieuses et propres, étaient divisées par des madriers en plusieurs compartiments.

Les hommes portaient pour tout vêtement une robe de bœuf. Leurs lits, entourés de peaux, ressemblaient à des cercueils. Leur cave était remplie de blé, viande, graisse et fourrure. Hommes et femmes se couvraient une partie du corps de dessins piqués dans la peau. Ils fabriquaient des corbeilles en osier et des pots en terre. Ils récoltaient du maïs, des fèves et des citrouilles et se livraient, comme amusement, à un certain jeu de boule fort intéressant.

Leurs villages se trouvaient au 48°12′ de hauteur.

Evidemment, les Mandans avaient une origine tout à fait différente de celle des autres tribus. Ils avaient pour voisins les Panana et les Pananis, avec lesquels ils avaient été longtemps unis par une alliance étroite.

Ces derniers paraissaient n'être qu'une tribu séparée du reste de la famille Mandanne.

Ils possédaient des chevaux et faisaient des excursions, en descendant le Missouri et le Mississipi, jusque chez les Espagnols.

La Vérendrye avait eu d'abord l'intention d'hiverner chez les Mandans. Plusieurs raisons l'amenèrent à changer de dessein. Son interprète, un jeune Assiniboine, follement amoureux d'une jeune fille de sa nation, l'abandonna pour courir après son amante et puis le vol et les nombreux présents qu'il avait été obligé de faire aux sauvages, avaient épuisé ce qu'il avait apporté. Or, chez les sauvages, comme bien souvent chez les blancs, sans argent ou son équivalent, la vie est bien amère et on ne compte que peu d'amis.

Il est vrai que les sauvages lui donnaient partout des festins, mais en retour, ils s'attendaient à des pourboires, sous forme de poudre, balles, couteaux, tabac, etc.

Il craignait de plus, qu'au printemps, à la fonte des neiges, les chemins ne devinsent trop difficiles. Pour ces motifs, après avoir passé dix jours chez les Mandans, le 13 décembre 1738, il reprit la route du fort La Reine, où il arriva le 10 février 1739. Le froid, à cette époque, était intense et les voyageurs souffrirent beaucoup des rigueurs du climat. A vrai dire, coucher en plein air, quand le thermomètre descend jusqu'à 50° au-dessous de zéro, n'est pas précisément un amusement. La Vérendrye laissa chez les Mandans son domestique et un autre Français, pour apprendre leur langue. Il devait les envoyer chercher au printemps suivant. Après son retour de cette expédition, il n'avait avec lui à son fort que 42 hommes.

Exploration du Chevalier La Vérendrye aux lacs Manitoba, Dauphin, Winnipegosis, Bourbon et à la rivière Saskatchewan en 1739. Départ du Découvreur pour Montréal au printemps 1740. Son retour au fort La Reine à l'automne 1741. Au printemps 1742, il envoie ses deux fils aux Montagnes Rocheuses. Difficultés avec ses équipeurs.

Le Découvreur avait hâte de reconnaître le pays, autour de son fort, afin de s'assurer des meilleurs voies à suivre pour pousser plus avant dans l'Ouest.

Le 16 avril 1739, il envoya son fils, le chevalier, visiter le lac Manitoba pour trouver l'endroit le plus favorable à la construction d'un fort. Les Christineaux insistaient pour avoir un fort plus au nord et le pressaient d'atteindre la rivière Saskatchewan, au printemps à bonne heure, afin d'intercepter les canots de fourrure, en route pour la Baie. Le chevalier La Vérendrye reçut donc instruction d'examiner le bas de la rivière, à sa décharge dans le lac Winnipeg, afin de constater s'il y avait un endroit avantageux pour un second fort. Il devait prendre les mesures nécessaires pour empêcher les sauvages d'aller à la mer.

Au mois de mai, le Découvreur avait appris des sauvages que la rivière Poskoyac (Saskatchewan) allait à une très grande distance dans l'ouest.

" J'ai découvert, dit-il, une rivière qui descend dans l'ouest. Tous " les lacs et rivières dont j'ai eu connaissance vont à la Baie d'Hudson, " mer du nord, hors la rivière des Mantannes (Missouri). J'en prendrai " une entière connaissance, cet été, par moi-même ou par personnes " commis de ma part." Il avait trouvé la voie qui, par eau, pouvait le conduire jusqu'au sommet des Montagnes Rocheuses.

Pendant que son fils allait reconnaître cette immense contrée, au nord du lac Manitoba, le Découvreur gémissait au fond du fort La Reine, des embarras sérieux dans lesquels il se trouvait, par suite de l'abandon de ses équipeurs.

Au printemps 1739, il avait envoyé ses fourrures au fort Michillimakinac et espérait que les mêmes canots lui amèneraient, en retour, les marchandises dont il avait absolument besoin pour faire la traite et se maintenir au milieu des sauvages. Les pelleteries qu'il avait expédiées furent saisies par ses équipeurs et les canots revinrent presque vides.

Il se vit donc, à l'automne 1739, réduit à quelques ballots de marchandises, manquant d'une foule de choses indispensables et chargé d'une dette de 40,000 livres. La saison était alors trop avancée pour lui permettre de retourner à Montréal la même année et il fut contraint d'attendre jusqu'au printemps suivant, dans cette situation si gênante et si pénible.

Ces difficultés financières le retardaient dans ses découvertes et le forçaient à retourner en arrière, quand il avait tout préparé pour aller de l'avant. Il laissa le commandement du fort La Reine, à son fils le chevalier, au printemps 1740, avec instruction de se rendre à l'automne chez les Mandans, avec deux Français, probablement ceux qui avaient précédemment hiverné chez cette nation et de s'assurer des guides nécessaires pour se faire conduire à la mer de l'ouest. Après avoir réglé les plans de ce voyage, il partit pour Montréal. Comme le chevalier manquait de tout, son père lui expédia de Michillimakinac les choses les plus indispensables à son voyage, le 16 juillet 1740, date à laquelle le Découvreur atteignait Michillimakinac.

Il voulait, de cette façon, préparer les voies, pour la grande expédition qu'il avait en vue, à travers la prairie, pendant qu'un autre de ses fils remonterait la Saskatchewan. La Vérendrye réussit encore une fois à faire entendre raison à ses créanciers et à se procurer des marchandises. Pour mieux contrôler les profits de la traite, les marchands envoyèrent avec La Vérendrye des commis chargés de les représenter et de surveiller leurs intérêts. Le Découvreur profita de ce voyage pour solliciter du supérieur des Jésuites l'envoi d'un nouveau missionnaire.

En passant à Michillimakinac, il avait rencontré le P. du Jaunay, qui aurait bien désiré se rendre chez les Mandans. Il écrivit à son supérieur, implorant comme une faveur la permission de suivre La Vérendrye. La prière du P. du Jaunay ne fut pas exaucée.

Le P. Coquart, le dernier arrivé au pays, lui fut préféré. On ne voulait pas priver la mission d'un Père qui parlait la langue de ce poste. De plus, on espérait qu'un jeune religieux apprendrait plus facilement de nouvelles langues, qu'un autre plus âgé, et qui s'attendrait peut-être à trouver des règles et des idiomes semblables à ce qui lui était déjà familier.

Au printemps 1741, le P. Coquart partit de Montréal avec La Vérendrye. Une cruelle épreuve l'attendait à Michillimakinac. Grâce à certaines intrigues, La Vérendrye reçut instruction, à cet endroit, d'y laisser le P. Coquart. Quelle était la nature de ces intrigues? Il est vrai que le marquis de Beauharnois était véritablement l'ami et le protecteur du Découvreur, mais il n'en était pas ainsi de plusieurs autres fonctionnaires et peut-être aussi de ses créanciers. Il est facile de conjecturer qu'ils eurent recours, dans cette circonstances, aux calomnies tant de fois lancées contre la compagnie de Jésus et autant de fois réfutées. On accusait ces zélés religieux de trop s'arrêter aux chaussées de castor et de s'occuper du commerce des fourrures. D'ailleurs, la jalousie s'attachait aux pas du Découvreur et ses envieux inventaient des prétextes de dépenses pour mettre obstacle au départ du P. Coquart. Harcelé de la sorte, le Découvreur fut obligé, pour le moment, de céder à leur exigence mesquine et à son grand regret, il laissa le P. Coquart à Michillimakinac. Il fut retenu assez longtemps à ce dernier endroit, car ce n'est que le 13 octobre 1741 qu'il arriva au fort La Reine. Son fils, Pierre Gauthier, était de retour de chez les Mandans, où il n'avait pu se procurer de guides.

Pendant son absence, ses fils avaient visité les lacs Winnipeg, Manitoba et Dauphin. "J'avais aussi donné mes ordres, dit-il, pour établir "le fort Bourbon, dans le fond du lac Ouinipigon (Winnipeg), à la "décharge de la grande rivière de Poskoyac." Il envoya immédiatement son fils Pierre Gauthier, établir le fort Dauphin. Le fort Dauphin fut fondé à l'automne 1741 sur la pointe Nord-Ouest du lac Dauphin.

Le 29 avril 1742, il envoya deux de ses fils chez les Mandans pour faire des découvertes et atteindre le pays des Gens des Chevaux. Il ne devait recevoir de leurs nouvelles qu'après quinze mois d'absence.

Les sauvages de tous les postes se liguèrent pour aller frapper ensemble chez les Sioux. C'est en vain que le Découvreur tenta de les pacifier. Les Sioux, avertis à temps, se réunirent en grand nombre et

attendirent leurs ennemis de pied ferme. Ils leur infligèrent une sanglante défaite et les repoussèrent vers le nord.

La Vérendrye, pendant ce temps-là, fut obligé de garder le fort La Reine, pour diriger la traite. L'absence de ses fils ne lui permettait point de s'absenter. Il chercha à obtenir autant de fourrures que possible, afin de satisfaire un peu ses créanciers et attendit les renseignements nouveaux que ses fils allaient lui apporter, au retour de leur voyage.

Voyage du Chevalier de La Vérendrye et de son frère aux Montagnes Rocheuses. Du 29 avril 1742 au 2 juillet 1743.

Le 29 avril 1742, les deux fils de La Vérendrye quittaient le fort La Reine, n'ayant pour toute suite que deux Français, pour entreprendre l'un des plus célèbres voyages de cette époque. Ils arrivèrent chez les Mandans le 19 mai et demeurèrent au milieu d'eux jusqu'au 23 juillet, attendant les Gens des Chevaux qui devaient les amener à l'ouest. Comme ces derniers n'arrivaient pas, ils prirent des guides parmi les Mandans et partirent pour leur long voyage.

Ils marchèrent 20 jours, en suivant une direction ouest, sud-ouest. Le 11 août ils atteignaient la montagne où habitaient les Gens des Chevaux, mais ils trouvèrent ces derniers partis pour la guerre. Les guides refusèrent d'aller plus loin. Ils se construisirent une cabane, pour se mettre à l'abri, jusqu'au retour des Gens des Chevaux. Les Mandans, qui ne les avaient accompagnés jusque-là qu'à force de prières et de présents, les abandonnèrent.

Le 14 septembre, il ne restait plus qu'un seul Mandan avec eux. Dans ces tristes circonstances, ils décidèrent quand même de continuer leur route et bientôt ils arrivèrent à un village des Beaux Hommes qui leur firent comprendre par signe qu'il y avait trois Français bâtis à une distance peu éloignée. Les Beaux Hommes leur donnèrent un guide qui les conduisit dans une direction sud, sud-ouest. Partis de la tribu des Beaux Hommes le 2 novembre 1742, ils rencontrèrent la nation des Petits-Renards et des Pioya. Le 19 novembre, ils trouvèrent enfin les Gens des Chevaux. Ils étaient plongés dans la désolation,—ayant été presque tous tués par les Gens du Serpent, nation féroce et redoutée des autres sauvages. Dix-sept de leurs villages avaient été ruinés. Leurs ennemis avaient enlevé les femmes et les enfants et étaient allés les échanger pour des chevaux, sur les côtes du Pacifique. Ils n'étaient guère disposés, dans ces circonstances, à suivre les fils de La Vérendrye. Ils leur avouèrent d'ailleurs qu'aucun membre de leur tribu ne s'était rendu jusqu'à la mer, parce que le chemin était fermé par les Gens du Serpent. Les fils de La Vérendrye, trompés dans leur attente, refusèrent néanmoins d'abandonner leur projet.

Le 21 novembre, ils trouvèrent les Gens de L'Arc qui, eux aussi, cherchaient noise à la nation des Serpents. Les Gens de L'Arc avaient des chevaux, des ânes et des mulets. "Nous connaissons, leur "dit le chef de cette tribu, les blancs de la mer, parce que nous en ont "rapporté les prisonniers, des Gens du Serpent. Le chef leur cita des paroles de ces blancs et ils reconnurent que c'était de l'espagnol. Ce qui acheva de les convaincre, fut le récit qu'ils leur firent du massacre des Espagnols, qui allaient à la découverte du Missouri. Les Gens de L'Arc marchaient contre les Serpents dans une direction sud et sud-ouest et aussi quelquefois nord-ouest. Ils les suivirent. Le 1er janvier 1743, ils se trouvaient en vue des Montagnes Rocheuses.

Ils contemplèrent avec ravissement les cîmes chargées de neige et les pics élancés de ces immenses rochers, qui percent la nue et élèvent hardiment leurs fronts glacials vers les cieux.

Le 12 janvier, ils atteignaient les pieds même des premières falaises, qu'ils commencèrent à escalader.

Ils avaient hâte de franchir ces terribles montagnes pour toucher enfin aux rivages depuis si longtemps désirés et poursuivis de la mer de l'ouest, lorsqu'un obstacle insurmontable les força, nouveaux Moïse, à laisser à d'autres la gloire de parvenir à la terre promise. Le plus gros village des Serpents était bâti sur les premières assises de la montagne.

Les découvreurs des Gens de L'Arc, envoyés de l'avant, rapportèrent que ce village était désert et que les ennemis avertis de leur marche, s'étaient enfuis. Ce fut alors une véritable panique parmi eux. Quoiqu'ils fussent 2,000 guerriers et que leur chef insistât pour continuer à les poursuivre jusqu'au milieu des montagnes, ils refusèrent de s'aventurer dans une telle expédition. Ils craignaient que leurs ennemis ne fussent rendus à leurs villages pendant leur absence et qu'ils eussent fait un massacre général de leurs femmes et de leurs enfants. Abandonnés des sauvages, au milieu de l'hiver, ayant en face un ennemi barbare et sur le qui-vive, force leur fut de rebrousser chemin.

"J'étais très mortifié, dit le chevalier de La Vérendrye, de ne pas "monter sur les montagnes, comme j'avais souhaité."

Le 9 février, il était de retour chez les Gens de L'Arc avec lesquels il continua de voyager jusqu'au 1er mars, suivant une direction est, sud-est. Ils rencontrèrent alors les Gens de la Petite Cerise et le 19 mars ils se trouvaient aux forts de ces sauvages, sur les bords du Missouri. Ils y rencontrèrent un sauvage qui parlait l'espagnol avec une grande facilité. Il avait été baptisé et pouvait réciter plusieurs prières.

Il les informa qu'il y avait à trois jours de marche de chez eux, un Français établi là depuis plusieurs années.

Les fils de La Vérendrye déposèrent en terre, sur une éminence, auprès du fort, une plaque en plomb, aux armes et inscriptions du roi et y mirent tout autour des pierres en pyramide, en signe de la prise de ce pays, au nom du souverain de France. Le 2 Avril 1743, ils quittèrent les Gens de la Petite Cerise et sept jours après, ils rencontraient 25 cabanes des gens de la Flèche Collée, autrement dits Sioux des Prairies. Le 18 mai, ils étaient de retour chez les Mandans. Partis de là quelques jours après, ils arrivaient au fort La Butte le 27 mai. Les Assiniboines venaient de partir de cet endroit. Ils durent s'arrêter quelques jours pour faire reposer leurs chevaux et enfin le 2 juillet, ils atteignaient le fort La Reine où leur père les attendait avec une grande anxiété. Il est impossible de refaire sur les cartes actuelles le chemin parcouru par les fils de La Vérendrye. A ce sujet, nous ne pouvons nous livrer qu'à de pures spéculations. Dans le domaine des hypothèses toutefois, il y a des présomptions et des probabilités qui, sans dissiper tout doute, font osciller l'esprit vers certaines conclusions. Disons tout d'abord, que l'instabilité des tribus nomades de l'ouest, errant sans cesse, pour satisfaire leurs goûts pour la chasse ou leur passion pour la petite guerre d'assauts nocturnes ou de coup de main, au coin d'un bois, ne nous permet pas de nous fixer sur les contrées qu'elles habitaient. Ces sauvages campaient un peu partout, suivant le caprice du moment. Les territoires de chasse réclamés par une tribu ou qui lui étaient attribués, étaient souvent mal définis et mille circonstances venaient de temps à autre modifier cet état de chose. Pour ne citer qu'un exemple de ces migrations, nous mentionnerons le cas des Pieds-Noirs qui, autrefois, demeuraient sur les rives de la branche nord de la Saskatchewan, tandis que depuis nombre d'années, ils habitent dans le voisinage de la frontière.

Les tribus que rencontrèrent les La Vérendrye ne sauraient donc nous renseigner sur le pays qu'ils visitèrent.

Il nous semble toutefois que le nom des rivières nous fournit un fil conducteur plus certain pour retracer les pas de nos Découvreurs.

Les anciens noms des rivières de l'ouest leur furent donnés par les sauvages qui demeuraient sur les bords. Il y a donc lieu de croire que la rivière des Arcs fut ainsi appelée parce que la tribu de ce nom avait l'habitude de construire ses cabanes d'hivernement sur ses rivages. Les Gens du Serpent descendaient des hauteurs des Montagnes Rocheuses, dans la plaine, pour y semer le carnage et la terreur parmi les autres nations qui avaient toutes les mains levées contre eux. Il y a donc des raisons plausibles de croire que les fils de La Vérendrye, qui suivaient les Gens de L'Arc et visitèrent leur village, se trouvaient à

traverser la contrée baignée par les eaux de la rivière des Arcs. On peut supposer qu'ils seraient venus s'arrêter près de l'endroit où s'élève aujourd'hui Calgary ou au moins dans le voisinage des montagnes où s'échappe la rivière des Arcs. Il nous semble que l'opinion des écrivains, qui veulent qu'ils aient atteint les Montagnes auprès de Yellow Stone, est plus hasardée que celle que nous venons d'exprimer. Il faut bien admettre, cependant, comme conclusion, que cette question n'est pas prête à être éclaircie, si toutefois elle ne l'est jamais. Nous espérons cependant qu'un jour on finira par retrouver la plaque en plomb enfouie sur les rives du Missouri, dans l'ancienne patrie de la tribu de la Petite Cerise. Si ce point était acquis, nous saurions au moins que c'est au nord, nord-ouest de cet endroit que se trouve le *nec plus ultra* de la grande expédition des fils de La Vérendrye.

Le P. Claude Godefroy Coquart, S.J., 1743-1744.

Quelques semaines après le retour des fils de La Vérendrye, au fort La Reine, arrivait, au même poste, le P. Coquart, que le Découvreur avait été obligé, en 1741, bien à contre cœur, de laisser à Michillimakinac. Le P. Coquart avait fait profession de ses quatre vœux à Michillimakinac et il y avait rencontré le P. de la Morinie, qui devait plus tard, à son tour, se rendre à l'ouest. Le dernier acte qui apparaît dans le registre de Michillimakinac, comme signé par le P. Coquart, est en date du 27 juillet 1743. Il dût partir pour le fort La Reine peu de temps après cette date. Nous apprenons ce fait de La Vérendrye lui-même, qui, dans son rapport, écrit de ce poste au supérieur des Jésuites ce qui suit: "Pour reprendre la suite de mon discours, duquel je me "suis écarté que par la peine que je ressens continuellement de mauvais "discours que l'on a débités sur mon compte, je suis parti de Montréal, "avec le Rév. P. Coquart, qu'on m'avait donné pour missionnaire. Dans "le séjour que je fus obligé de faire à Michillimakinac, la jalousie s'at-"tacha contre le P. Coquart et l'empêcha de nous suivre, au grand regret "de tout le monde et de moi en particulier. Cependant par les invita-"tions de Monsieur le Général, nous le possédons aujourd'hui, au grand "contentement de tout le monde." La première partie de cet extrait se rapporte à ce qui s'était passé en 1741, mais la dernière phrase nous assure que le P. Coquart était avec le Découvreur, au moment où il écrivait ces lignes en 1743.

Plusieurs tribus sauvages s'étaient liguées contre les Sioux, qu'elles voulaient repousser plus au sud. La Vérendrye essaya inutilement de les dissuader de leur dessein. Les Sioux demeurèrent vainqueurs.

Ce fut dans ces circonstances malheureuses que le P. Coquart arriva dans l'ouest. Le récit des fils de La Vérendrye, qui arrivaient des Mon-

tagnes Rocheuses, enflamma le zèle de ce pieux missionnaire. Il voulait s'avancer à travers les prairies, pour aller annoncer l'Evangile à ces milliers d'infidèles, qui n'avaient jamais vu le Ministre du Seigneur. Il dut cependant se résigner à exercer son apostolat parmi les sauvages qui visitaient le fort La Reine. Tout au plus visita-t-il la rivière Souris et les bords du lac Manitoba? La prairie était en feu, disaient les Assiniboines dans leur langage métaphorique, voulant signifier, par là, que la guerre était allumée partout. De plus, La Vérendrye fut obligé, la même année (1743), de descendre à Montréal, pour répondre à ses délateurs. Ce départ laissait le missionnaire dans l'isolement, au milieu des sauvages, dont il commençait à peine à parler la langue. Au printemps suivant, le P. Coquart résolut de se rendre lui aussi à Montréal, pour exposer au gouverneur la situation et obtenir les secours nécessaires, afin de mener à bonne fin l'œuvre d'évangélisation qu'il avait commencée. D'ailleurs, la démission de La Vérendrye le forçait à quitter le Nord-Ouest, pour le moment. Il était de retour à Michillimakinac avant le 21 juillet 1744, car à cette date, son nom apparaît dans les registres de ce fort.

Le P. Claude Godefroy Coquart naquit le 2 juin 1706, à Melun, France, et entra dans la compagnie de Jésus le 14 mai 1726. Il arriva au Canada en 1738. Il demeura environ deux ans à Québec où il eut occasion de rencontrer le P. Mesaiger, qui s'était rendu jusqu'au lac des Bois. A son retour de l'ouest, le P. Coquart fut envoyé à Québec où il exerça le ministère jusqu'en 1746. De là, il se rendit à la Malbaie, Tadoussac, Chicoutimi et l'ile aux Coudres. De 1751 à 1757, il fut chargé surtout de la desserte de l'ile aux Coudres. En 1758, il devint membre de l'administration du collège de Québec. Après la prise de Québec, un groupe de deux cents Acadiens, qui s'étaient réfugiés sous les remparts de la citadelle, demandèrent la permission de retourner sur leurs terres, en Acadie.

Les PP. Coquart et St-Germain les accompagnèrent. Le P. Coquart profita de son séjour en Acadie pour donner des missions chez les Abénakis. De retour de l'Acadie, il reprit la desserte de l'ile aux Coudres. Il composa un dictionnaire français-abénakis et une grammaire de cette langue, qu'il fit imprimer en France. Ses principales missions furent chez les Montagnais. Dans une relation d'un de ses voyages, il raconte qu'un jour, dans le golfe St-Laurent, il rencontra un vieux chef, qui n'avait pas vu de prêtre depuis dix ans. Cet homme avait conservé un chapelet qui lui avait été donné par un missionnaire. Des instructions qu'il avait reçues autrefois, il ne se rappelait que la manière de faire le signe de la croix et le nom de Jésus. Ce bon vieillard répétait, plusieurs fois le jour, sur chaque grain, les seules prières qu'il sut, le signe de la croix et le nom de Jésus.

Le P. Coquart mourut à Chicoutimi le 4 juillet 1765 et fut inhumé par le P. de la Brosse. Plus tard ses restes furent déposés dans le cimetière de Tadoussac. Il fut le premier prêtre qui célébra les saints mystères à la Rivière Rouge.

Retour du Découvreur à Montréal, à l'automne de 1743. Grandeur de son caractère et son intégrité.

A son retour à Montréal, à l'automne 1743, La Vérendrye fut abreuvé d'amertume et calomnié de toutes façons.

Quoique le plus ancien lieutenant en Canada, on lui refusa tout avancement. Des âmes envieuses avaient représenté à M. de Maurepas que ses expéditions étaient dirigées surtout vers la découverte des castors. On traitait ses dépenses les plus indispensables comme de la dissipation et ses relations comme des mensonges. On empoisonna tellement l'esprit de ce ministre contre le Découvreur, qu'il finit par lui imputer la mort de son fils et du P. Aulneau, comme la conséquence de son avarice.

Pourtant, au lieu de s'enrichir, il avait tout sacrifié ce qu'il possédait et se trouvait en plus chargé d'un dette de 40,000 livres,

Cet homme, après avoir sacrifié son avenir militaire, ses enfants et ses biens, arboré le drapeau de sa patrie jusque sur les premiers pics des Montagnes Rocheuses et depuis les bords du Missouri jusqu'à ceux de la Saskatchewan, bravé souvent la bise glaciale de nos hivers, sans autre abri que la voute des cieux, affronté les mille dangers de voyages continuels, sur de frêles esquifs, au milieu de lacs immenses et de rapides écumeux, exposé sans cesse aux passions haîneuses et cruelles de nombreuses tribus barbares, cet homme si honorable, si intègre et si dévoué à son pays, se voyait, pour toute récompense de ses longs états de service, traité comme un vulgaire commerçant de fourrures, âpre au gain, ne cherchant qu'à s'enrichir *per fas* et *nefas*. On éprouve un serrement de cœur en face d'une injustice aussi révoltante et on sent notre admiration grandir et s'élever à la hauteur des mépris dont on a voulu couvrir le caractère de La Vérendrye. Durant cette période de notre histoire—pleine de tristesse, des dernières années de la domination française, des hommes vénals étouffaient la voix de la justice! Une atmosphère malsaine entourait la cour de France et bien souvent les intérêts des agioteurs qui, comme des corbeaux, cherchaient quelque curée, sous forme de pots de vin, dominaient les volontés et déterminaient le cours des événements en Canada. Dans les couloirs de somptueux châteaux, au milieu de sauteries scandaleuses et du choquement des verres, dans lesquels fumaient des vins mousseux, des fonctionnaires tarés, corrompus jusqu'à la moëlle, arrachaient souvent d'un ministre débonnaire ou aveugle, des ordres qui brisaient l'avenir d'officiers distingués, qui mouraient de faim,

afin de pouvoir engraisser ces misérables vampires. Tirons le rideau sur ces turpitudes d'un régime décadant. Des spéculateurs éhontés essayèrent de broyer la réputation du Découvreur, dans ce détestable engrainage et de souiller son caractère, en le traînant dans les pas perdus des antichambres ministériels. Ils ne réussirent que trop, pendant quelques années, mais leur règne fut de peu de durée. Les gouverneurs du Canada, qui se succédèrent, pendant que La Vérendrye se dévouait aux découvertes de l'ouest, prirent sa cause en main et finirent par faire parvenir la vérité auprès de la cour de France.

Justice tardive. Promotion. Ses projets. Sa mort.

On comprit enfin que cet homme, par son tact admirable et son caractère ferme et doux, avait su gagner le respect et la sympathie des sauvages, pour les Français. On rendit hommage à la fertilité de ses ressources et à la sûreté de son jugement, au milieu des situations extraordinaires dans lesquelles il s'était trouvé, dans les déserts de l'ouest. C'est qu'en effet, il faut un tact merveilleux et une justesse de coup d'œil rare, pour conserver toujours la bonne entente dans les rapports quotidiens avec plusieurs tribus différents. Défiants et soupçonneux de leur nature, il suffit souvent du moindre incident pour provoquer leur colère et attiser leur haîne contre les blancs. Prompt à l'action et implacable dans sa soif de vengeance, le sauvage a besoin d'un traitement particulier et très circonspect pour quiconque veut s'attirer sa confiance et son affection. La Vérendrye était extraordinairement doué sous ce rapport.

Les sauvages sont fins observateurs et philosophes à leur manière et ne se méprirent pas sur les véritables sentiments de La Vérendrye à leur égard. Ils savaient qu'ils les aimait sincèrement et travaillait à leur être utile. Voilà en quelques mots tout le secret de l'influence merveilleuse qu'il exerçait parmi eux. C'est ce qui explique peut-être pourquoi des officiers français d'une grande valeur et d'une expérience consommée étaient obligés d'abandonner le fort Beauharnois, à cause de l'hostilité des Sioux, tandis que La Vérendrye fondait des postes nouveaux et se fortifiait dans l'ouest.

A la cour de France on ne comprenait pas le premier mot de ces difficultés et du milieu tendu dans lequel La Vérendrye était obligé de se mouvoir. D'un autre côté, ses équipeurs ne se contentaient pas de lui susciter des procès et de lui refuser des avances, mais ils maintenaient dans ses forts des représentants qui gênaient La Vérendrye dans ses desseins et souvent l'arrêtaient absolument, lorsqu'à leur gré, il allait trop vite de l'avant.

Le Découvreur se voyait donc d'un côté en butte aux ennuis de ses équipeurs, dont l'avidité n'était jamais satisfaite et d'un autre côté l'objet de reproches amers de la part de la cour de France, qui se plaignait de ses lenteurs et du temps perdu à la traite.

L'entreprise se trouvait nécessairement subordonnée aux profits de la traite, car c'était son unique ressource pour défrayer ses dépenses. Malgré toutes ces difficultés, son courage et sa constance admirables n'auraient pas manqué de lui faire découvrir l'océan Pacifique, si la mort ne fut venue prématurément briser sa carrière.

Quoiqu'il en soit, en face de circonstances si pénibles, en 1743, le Découvreur se voyant méconnu, donna sa démission et se retira.

Le gouverneur chargea alors M. de Noyelles de continuer l'entreprise. Ici, proprement dit, se termine la carrière du Découvreur. Il ne devait plus retourner dans le pays des prairies. Le marquis de Beauharnois écrivit en France pour le défendre et montrer la fausseté des accusations portées contre lui. Son successeur, le comte de La Galissonnière, repassa en France en 1749 et ouvrit enfin les yeux de la cour. Pour réparer les injustices dont il avait été l'objet, le roi lui accorda, le 17 septembre 1749, la croix de l'ordre militaire de Saint-Louis et le promut au grade de capitaine des troupes de la marine.

En même temps, il fut prié de reprendre la direction des affaires du Nord-Ouest. La Vérendrye, touché de ces témoignages d'estime et de confiance, se mit aussitôt à l'œuvre.

C'est le propre des âmes d'élite de s'élever au-dessus de leurs ressentiments personnels même les plus légitimes, quand il s'agit des intérêts de leur patrie. La Vérendrye ne marchanda pas ses services dès qu'il vit qu'il pouvait encore être utile à son roi. Il se proposait d'aller hiverner au fort Bourbon (1750-1751), et de reconnaître, en 1751, la Saskatchewan. Il avait l'intention de bâtir une ligne de forts jusqu'aux Montagnes Rocheuses, franchir ces dernières et atteindre l'océan Pacifique, lorsque les maladies contractées au milieu de ses voyages le terrassèrent. Il mourut le 6 décembre 1749 et ses restes furent déposés dans l'église de Notre-Dame de Montréal.

Le nom de La Vérendrye a été écrit de différentes manières. Quelques-uns substituent un *a* à l'*e* de la seconde syllable et écrivent "La Vérandrye." Nous avons adopté l'ortographe que l'on trouve au bas de documents signés par lui-même.

Voici son extrait mortuaire tiré des registres de la paroisse de Notre-Dame de Montréal pour l'année 1749:

"Le 7 décembre 1749, a été inhumé dans la chapelle Sainte-Anne
" de cette église le corps de monsieur Pierre Gaultier, Ecuyer, sieur de
" La Verenedrie, chevalier de l'Ordre militaire de Saint-Louis, capitaine

"d'une compagnie des troupes du détachement de la marine âgé d'en-
"viron 64 ans, décédé le 5 des dits mois et an entre 9 et 10 heures du
"soir. Ont été présents, messieurs Clérimbert et Guay, prêtres qui ont signé.

(Signé), CLERIMBERT, Ptre.
" GUAY, Ptre.
" DEATS, Vic.

M. B. Sulte dans des notes fort intéressantes sur ce héros que nous avons utilisées, cite quatorze signatures différentes de ce nom, les voici: la Vérandrie, la Vérendrie, La Verendrie, La Verenderie, Laverandrie, la Véranderie, La Veranderie, la Verranderie, la Veranderie, Laveranderie, la Verandrie, Laverandery, La Verendrye et De Laverandrye.

Les fils de La Vérendrye. Noms des forts.

Le fils du Découvreur, le chevalier Pierre Gauthier, retourna au fort La Reine en 1745, où l'avait envoyé M. de Noyelles, successeur de son père. En 1748, il fit un second voyage au Nord-Ouest pendant lequel il rétablit le fort Maurepas, que les sauvages avaient brûlé, et releva le fort La Reine qui tombait en ruine. Dans ce second voyage, il était accompagné de son frère cadet François. Ils fondaient, en 1748, le fort Bourbon à l'embouchure de la rivière La Biche (Red Deer River), mais sur le lac Winnipegosis. Ils élevèrent également le fort Poskoyac, la même année, près de la fourche des deux branches de la Saskatchewan. Plus tard, un autre fort appelé également Bourbon fut construit pour remplacer le premier de ce nom, qui avait dû être abandonné. Le deuxième fort Bourbon se trouvait à l'endroit où la rivière Saskatchewan s'élargit pour former le lac Bourbon (Cedar). Ce fort fut fondé entre 1748 et 1755. On a trouvé les restes de ce second fort Bourbon. Comme les La Vérendrye quittèrent définitivement l'ouest en 1749, nous ne pourrions dire si le deuxième fort Bourbon fut fondé par eux. Ce que nous savons, c'est qu'ils donnèrent le nom de "Du Pas" à cette partie de la Saskatchewan qui s'étend depuis le lac Cumberland jusqu'au lac Winnipeg. Les voyageurs de la compagnie du Nord-Ouest donnaient souvent le nom de "Rivière du Pas" à cette partie de la Saskatchewan qui coule vers l'est à partir de l'endroit où les deux branches nord et sud se réunissent. Il y a encore un poste de la compagnie de la Baie d'Hudson à l'est de Prince Albert qui porte ce nom. Nous ne pouvons trop admirer la piété filiale des fils de La Vérendrye, qui ont voulu de cette façon perpétuer le nom de leur mère, fille du sieur de l'*Ile du Pas.*

Le chevalier de La Vérendrye nous a laissé, sur la région qu'il avait parcourue en 1748, des détails fort importants. Du fort Dauphin, il y

avait une route, dit-il, qui conduisait au fort Bourbon, qui était le sixième établissement, mais le chemin était peu avantageux. On avait habitude, en partant du fort Maurepas, de passer par le nord du lac Winnipeg, jusqu'à son premier détroit, où l'on traversait à l'ouest d'île en île, puis on côtoyait les terres jusqu'à la rivière aux Biches, où se trouvait le premier fort Bourbon.

Il comptait une distance de 30 lieues entre ce premier fort Bourbon et la rivière Saskatchewan.

Il dit que le fort Bourbon était le sixième de leurs établissements. En effet, les voici: forts St-Pierre, St-Charles, Maurepas, La Reine, Dauphin et Bourbon. En 1749, le chevalier et son frère retournaient à Montréal. Aucun des La Vérendrye ne revit l'ouest après cette date, qui est celle de la mort de leur père. Les trois fils survivants de La Vérendrye reprirent la carrière des armes. L'un d'eux, qui était enseigne, fut tué au siège de Québec. Le chevalier devint lieutenant et périt en repassant en France, dans le naufrage de l'Auguste, au mois d'octobre 1761. Il ne resta plus qu'un seul membre de cette famille pour soutenir l'honneur de son nom et ce dernier s'éteignit sans enfants avant 1780. Il est vraiment pénible d'avoir à consigner le fait qu'au bout d'environ 30 ans après la mort du Découvreur, son nom disparaît sans laisser de descendants mâles pour le perpétuer.

Témoignage de M. Margry.

Nous ne saurions mieux terminer ces notes, sur le Découvreur du Nord-Ouest et ses fils, qu'en citant les lignes suivantes, qui résument l'éloge de cette noble famille.

" Si les Découvreurs ne sont pas parvenus entièrement à l'exécution " de leur projet, leur nom n'en devra pas moins être à l'honneur de la " France, respecté comme celui des premiers Découvreurs de l'ouest. Le " courage et la constance qu'ils déployèrent, les privations qu'ils subirent, " leur vie si laborieusement triste, toute vouée à leur œuvre, et leur fin " non moins malheureuse, feront même du souvenir de leur entreprise, " une des plus intéressantes épisodes de cette douloureuse histoire des " découvertes, dans lesquelles la civilisation européenne ne s'est avancée " contre la barbarie, qu'en lui sacrifiant ses plus nobles enfants et cette " gloire posthume ne sera qu'un faible dédommagement bien tardivement " accordé à des existences qui n'ont connu du dévouement à la patrie " que ses misères."

En attendant qu'on élève à cet illustre patriote un monument qui perpétue sa mémoire et redise la gratitude de notre race, pour la gloire qu'il a fait rejaillir sur elle, nous déposons sur son tombeau, avec ces pages, l'hommage affectueux de notre admiration et de notre souvenir.